INCUBATION

s and dries your clothes in RUST-PROOF, CHIP-PR

STAINLESS STEEL

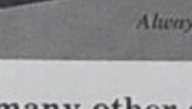
Always a smooth, sparkling surface to prot

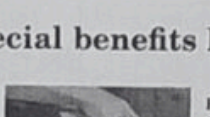
— *Plus* many other special benefits like th

AUTOMATIC LINT-E-JECTOR
Speed Queen's flotation rinse causes lint and dirt to float over side of tub and down drain. (Not pumped back into tub.) Final rinse water is crystal clear.

RINSE CON
Softeners o
tioners can
matically to
Merely fill t
beginning of
powder or liq

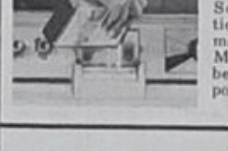
WASH 'N' WEAR SWITCH
Just flip the switch and your Speed Queen is all set for laundering wash-and-wear garments.





5 YEAR TRANSM
This is S
famous A
mission —
trouble-fre
guarantee.

SOAP SAVER
All water, before entering tub, is aerated so that soaps or detergents are "dispersed" faster. This reduces the amount of soap needed.



HINGED
By merel
screws, to
forward as
trols are e
access. N
pull was
wall. Dr

INCUBATION
Le Lavomatique™

Un livre doit remuer des plaies,
en provoquer même.
Un livre doit être un danger.

Emil Cioran

Tonny: I once ejaculated a girl in the face, and she wanted me to piss it off.
Frank: Wait a minute, wait a minute. You ejaculated a girl in the face, and she wanted you to piss it off?
Tonny: Yeah.
Frank: [laughing] Pervert! That's fucking sick!
Tonny: It is not?
Frank: It's fucking sick, man. Who was she?
Tonny: Your mother.

Pusher - 1996

Freewriting, commencé le 03 novembre 2019
par Sasha Hakken.

Remerciements à Fang et Axelle Drama, TMTC le sang.

INTRODUCTION

Surplus glaireux dans la bouche, immonde, dégueulasse. Je pourrais cracher cette substance écœurante jusqu'à ma mort, et plus je crache plus la matière semble se reproduire dans ma gorge et envahir mon organisme. Je me retiens de vomir en permanence.

L'appartement est au 7ème étage, il est vieux et froid, le médecin est gris et sympa. On discute tranquillement, mais il manque quelque chose, et ses yeux sont trop loin derrière ses lunettes, et dans ma tête un piano que j'aimerais ne plus entendre, alors j'appuie sur pause sans les mains, et là je rigole un petit peu.

Il examine le fond de mon œil et jette un regard à la fois distrait et précis – disons sélectif – à la cartographie de l'iris imprimée sur du papier glacé qui traîne à côté de lui. Je m'allonge sur le banc noir qu'il a préalablement recouvert de Sopalin® géant et rêche, et, cool, pas besoin de me désaper. J'ai juste à baisser un peu mon jean noir – car c'est un taille haute –, et à remonter mon T-shirt jusqu'au bas de mon soutien-gorge.

Il me pose des questions, certaines vont droit au but, d'autres sont labyrinthiques, OK. Je réponds ce que je peux sans trop me livrer. Par la fenêtre, je regarde l'immeuble en construction, et j'essaie de me souvenir de ce qui m'a amenée ici exactement, sans vraiment y parvenir. Puis il pose un appareil qui produit de la lumière sur mon ventre, et une sonde compacte à l'emplacement de mon foie ; il me demande de la tenir avec ma main gauche, et avant ça, j'ai dû enlever ma montre. Après quelques minutes passées à respirer doucement, à faire le vide, pendant qu'il trie des papiers à son bureau, il revient avec un sachet stérile et ne me promet pas que ça ne fera pas mal – car si, ça fera mal.

Il détecte d'abord les zones à traiter avec un appareil électrique qui ressemble à un crayon muni d'un fil, entouré d'une petite gaine en plastique noire, avec lequel il commence à piquer mes oreilles en divers endroits plus ou moins sensibles. Certains le sont tellement que je crie presque et grimace, et ça le fait rire, tout simplement. Il perce les points à traiter avec de minuscules aiguilles semi-permanentes en acier inoxydable, à l'aide d'un injecteur en plastique transparent.

Il m'en installe deux dans l'oreille droite, et trois dans la gauche ; je sens tout mon visage chauffer. Une chaleur sèche qui m'empêche de respirer, mes membres s'engourdissent, et il me demande de me relever doucement.

« Vous risquez d'avoir des vertiges. »

DES YEUX BLANCS, ET PERSONNE POUR PLEURER

C'est pile le bon moment. L'instant vraiment très précis où tout devient intense, le pré-orgasme. Le début de rien et la fin de tout. Ça rappelle le passé. Deux ombres sur le goudron lisse, deux ombres opposées ayant beaucoup partagé. Ange et démon. De l'eau finit par les recouvrir. De l'eau qui tombe de moi. Je suis complètement trempé. Elle a enfin perdu les eaux, et moi, je suis libre. Libre de tout regarder de l'extérieur, et pourtant, je me sens encore prisonnier du temps.

Deux chats, opposés chromatiques, se dévisagent comme dans un miroir, et devant eux des statues d'anges et de vierges immaculées légèrement jaune-violacé. Le crépuscule donne des envies de selfie. Il y a aussi une tête de cheval mal sculptée. Tout est posé là, comme ça, sur le parking en face du Lavomatique®.

Un des anges a une épée et, quand je le remarque, j'ai du mal à déglutir. Salive-brique un peu rêche. Un peu sèche. Une blonde, les bras pleins de linge humide sans panier, me dévisage d'un regard vide. Ses yeux sont blancs, sans pupille. Elle est belle comme la mort, et dans son absence de regard je peux lire « Make them cry ».

Aucune voiture à l'horizon. Les réverbères grésillent et la nature n'existe pas.

Une grande tour un peu rouge au loin, couleur nostalgie. Ombres portées.

Un homme sort de nulle part, la fille se tourne vers lui, il est pris de convulsions. Elle laisse son linge tomber par terre et ça ne fait aucun bruit – j'ai l'impression que mon cœur s'arrête. Le type se tord de douleur, il est en combinaison de cuir et porte un casque de motard, visière fermée. Il finit par gerber dedans et son visage disparaît sous le

dégeulis. Quelques filets sortent de manière anarchique et désordonnée le long de son cou. Il ne réussit pas à enlever le casque qu'il griffe frénétiquement, jusqu'à ce qu'il tombe de toute sa hauteur sur le sol.

Un chien loup vient lécher les petites flaques de gerbes autour de lui, et la fille aux yeux blancs se met à genoux pour l'imiter, et par moments elle aboie un petit peu, et ils finissent par se rouler dedans. Elle rampe près du corps qui s'agite désespérément, et lui caresse les parties génitales à travers son pantalon, pendant qu'il lâche ses derniers spasmes de vie. Elle s'accroupit au-dessus de lui, et un jet d'urine chaude vient l'asperger pendant que le chien se met à japper d'excitation.

Je peux pas m'empêcher de rire. Je suis encore trempé mais je n'ai pas froid, pas froid du tout. La scène est trop belle. La meuf porte juste un T-shirt blanc beaucoup trop long et des longues chaussettes noires un peu épaisses avec des sandales de piscine de marque un peu stylée. Le spectacle commence à me déranger un peu alors je bouge.

Un mec a grimpé un immense réverbère sur le bord de l'autoroute, il porte une cagoule et défonce une caméra à coups de marteau en chantant des trucs religieux dans une langue qui n'existe pas. Il y a de l'orage, un éclair violent, pourpre et orange. Le mec s'arrête net et regarde le ciel. Immobile. La caméra brisée se tourne vers lui pour communier.

Une Cadillac énorme et beaucoup trop longue passe au ralenti, la fenêtre s'ouvre doucement et une influenceuse super bonne me fait un doigt et un sourire ; elle est au téléphone.

Des barbelés.

Je baise une fille sans tête dans une épicerie orientale, et jouis sur des packagings fluo hystériques que je ne comprends pas. C'est mon truc en ce moment. Jouir tout seul, jouir dehors, jouir sans effort, et à chaque fois l'orgasme n'est pas ouf, et dans ma tête un squelette noir tend la main vers ma mémoire.

Beaucoup de neige et des traces de vie mécanique.

Un téléphone rose dans une cabine, et, dessus, une inscription au feutre indélébile « Tell her you love her ».

Une déviation. Du kick boxing féminin. Deux ombres qui s'enlacent.

Textile protecteur. Chiens argentés presque figés. Un sac plastique pour étouffer.

Un dragon rouge sur une cuisse brillante de salive. Une envie de forcer l'entrée. Des tours noires sans lumière. Une canette froissée, une alliance et une paille transparente très rigide. Je veux m'allumer une cigarette, et la fille aux yeux blancs est devant moi. Elle me tend un briquet, dessus, un visage lunaire fume un joint. C'est écrit « The moon is high and so am I ». Je trouve ça très beau, et je l'embrasse longtemps. Elle a goût de sapin. Quand je bascule en arrière je remarque qu'elle a des pupilles, finalement. J'avais juste pas fait l'effort de les comprendre. Elle me dit qu'elle s'ennuie. Elle me demande d'où je viens. Je lui dis que je n'en sais rien. Elle me répond que je sens la lessive. Et là, je me souviens.

J'allume la cigarette et regarde ma vie rejoindre les nuages nocturnes, et avant de sombrer vers un autre nowhere, je réalise que je ne fume pas par plaisir, mais pour mourir.

TROISIÈME ŒIL – FIÈVRE SANS COULEUR

Ghost face qui passe un coup de fil sur un téléphone qui ressemble à un talkie-walkie, une envie de porno très hardcore qui reste collée, là, derrière ma nuque, et qui me supplie de passer à l'acte, et un panneau de sécurité avec un super schéma, sur lequel un pictogramme minimaliste noir représente une main broyée entre deux engrenages sous l'inscription blanche sur fond vert « SAFETY FIRST − Do not fist android girls », et moi qui rigole tout seul dans le Lavomatique® abandonné avec un goût de noix sèche dans la bouche, et une envie de sortir en avance, par césarienne, de mon propre ventre, et dehors j'avance, et il y a cet oiseau endormi sur le béton noir, entouré de feuilles d'arbres jaunes un peu humides, et ces moines du futur en combi orange techwear hors de prix qui le pointent du doigt en se gavant d'énormes Snickers® glacés alors qu'il ne doit pas faire plus de trois degrés.

Je me pose par terre un peu plus loin, et remarque que je porte une paire de TN requin, et je suis plutôt content, et me dis qu'elles rendraient encore mieux si j'avais un chien de catégorie à poil ras pour aller avec, mais j'oublie l'idée quand je me souviens du bruit abominable que fait un

chien en buvant. Je croise mon reflet dans une vitrine, et j'ai un petit dragon chinois tatoué au-dessus de l'arcade gauche, et aucun emballage un peu collant de malabar dans les poches. Je fronce les sourcils et m'inquiète un peu avant de m'en foutre. Quelque part, en noir et blanc, une femme m'attend, elle veut que je l'étrangle, elle vit dans l'attente de ce moment, et ses yeux m'attirent comme un aimant. Des bandes de tissus noirs très douces s'entrecroisent sur son corps parfait, laissant sa poitrine respirer, découpant son corps en parties distinctes. Elle tire de longues et interminables bouffées sur une cigarette électronique parfum cyanure, et ses yeux deviennent deux trous noirs qui expulsent l'épaisse fumée.

Je sors mon couteau militaire de ma chaussette en coton et coupe une rose blanche dans un jardin, symbole du sperme divin. Je me rends vers ma destinée, un petit diamant 24 carats en bouche, que je fais passer de droite à gauche, de haut en bas, et de gauche à droite, et j'adore son contact dur contre mes dents et mes muqueuses, et me dire que je pourrais cracher 5 200 euros dans le caniveau.

Je dois prendre le métro, et dans la station il y a un cinglé habillé tout en noir qui tague un smiley géant avec un extincteur rempli d'une peinture qui ressemble à de la mélasse, et il n'arrête pas de rire, et à un moment donné je me demande même si son rire n'est pas un truc préenregistré et diffusé à l'aide d'une enceinte Bluetooth, mais quand il se retourne et me repère je comprends que non, c'est bien son rire. Des gens se débattent tant bien que mal, englués dans le liquide noir visqueux, mais sans crier, sans paniquer, comme si c'était aussi habituel qu'une petite averse, blasés mais résignés. À la place du métro, un quad vert piloté par une gangsta, énorme cul moulé dans un legging bleu constellé d'imprimés de petites bananes jaunes. À l'avant, sur le capot, un cobra royal rose pâle bien cambré qui met le monde au défi. Hochement de tête. Moi ? OK.

Je m'installe derrière, mains sur ses hanches, et j'ai la trique instant, et pas seulement à cause des vibrations. Elle porte un foulard sur la bouche et son décolleté est tellement abusé que je vois une carte Pokemon dépasser de son soutif. On avance à pleine balle, elle fait des wheelings pendant que je flippe ma race et perd mon bronzage d'été. On finit par sortir du tunnel, de l'underground, je descends, baisse son foulard et

embrasse ses lèvres pulpeuses, et ma langue lui passe le diamant pour la remercier, et je cours après deux branleurs qui font du skate dans un cimetière humide recouvert de feuilles couleurs d'automne. À bout de souffle, je m'écroule sur une tombe.

Ça bouge, je sursaute, me lève maladroitement, et la tombe s'ouvre.

Elle est là, dans un cercueil soyeux, allongée sur des draps de satin noirs, sa peau blanche m'éblouit. Elle m'attend toujours, alors mon cœur peut ralentir. Je lui donne ma fleur, elle la mange et écarte ses grandes lèvres humides avec deux doigts, et dedans, un œil, un œil qui me fixe sans me juger. Je souris, heureux, et elle adopte une position qui me rappelle l'exorciste, et qui me permet de l'étrangler en léchant son troisième œil-chatte, et elle se crispe, et je sens tout son corps qui vibre, prêt à exploser, et l'œil entre ses jambes finit par pleurer, et dans son reflet, avec le goût de ses chaudes larmes de mouille salée, je vois un mec au regard étrange, et j'ai peur, j'ai peur parce que c'est moi.

KISS – INTERVALLE

On s'embrasse – kiss – et nos longs cheveux se mélangent sans musique. J'avais oublié le confort moderne de ne pas me sentir mal. C'est doux, chaud, et ça s'emboîte, ça se clipse dans un bruit logique qui déborde de cohérence et ça m'arrive un jour par an, alors je devrais faire quelque chose de spécial pour fêter mon jour de répit – sans oublier que les 364 autres je dois patienter, et bader. Je regarde sa main prendre appui sur les briques blanches et j'adore son sweat gris clair XXL sans capuche. Elle a goût de myrtille et de réalité. Elle me rappelle les premiers froids de l'automne, et quand je regarde ses yeux, je sens les feuilles multicolores qui tombent derrière mes yeux – sépia, orangées, couleur pelage d'animal-refuge. Elle sourit et ses dents blanches et bien rangées laissent passer un petit rire soufflé. Je mange une pâtisserie, c'est moelleux et sucré. Sa main glisse le long de ma queue de cheval, l'éclairage est bas et lointain. On sort et on prend sa voiture, une BM peinture hologramme, perdue dans un champ d'orties qui stimule le sang de trop près. On rigole et on souffre. Fresque vivante. Jambes nues épilées fraîchement piquées. La nature se protège et on l'aplatit. Il fait

nuit mais ça fait faux, il y a juste la voiture qui brille, éclairée précisément par un spot invisible. On roule et par la fenêtre je regarde des palmiers brûler et le ciel vire au bordeaux nostalgique.

Elle prend ma main libre. Je sens plus trop mon corps, mais juste mon cœur qui pleure. La pluie s'invite et le pare-brise devient aquarium, j'y plonge nos deux mains pour caresser des poissons japonais translucides dans une eau turquoise à 37,5 degrés Celsius. Finalement, ils se lassent de notre tendresse et s'écartent et la route noire laisse ses longues bandes blanches de séparation m'hypnotiser, et on double une voiture, et sur sa plaque jaune je lis « 36 15 CRYING ».

On est arrivées, le soleil sans forme se lève derrière les nuages. Elle s'arrête, m'embrasse avec sa langue et dans ma tête le ressac, vagues contre rochers, écume et sable. Elle met son téléphone devant son visage et sur son écran un dessin d'une belle meuf dans un style manga-trendy, un peu minimaliste. J'ai peur qu'elle ne soit qu'une illusion et que derrière le téléphone il ne reste qu'un espace blanc alors je me force à sourire. Elle sort et appuie sa tête contre un mur, droite comme un piquet, autruche verticale, autisme mental. À sa place, sur le siège conducteur, un visage masculin, une tête de statue grecque, toute blanche, dont l'ombre projetée brûle mes jambes endolories. Je sors et elle n'est plus là. Je me retrouve à errer dans des rues trop étroites avec trop d'escaliers et je termine dans un petit cimetière de campagne, à l'ombre d'un immense périphérique abandonné. Il y a trois filles assises sur une tombe, habillées en rose, jupe et fourrure de tass'. Je leur demande si elles ont vu ma girl, et elles sourient avec des yeux plissés et gobent toutes un cachet dans une parfaite synchronicité, et c'est écrit « GOTH GIRL FUCKING IN THE CEMETERY, LIKE, ABOUT, SHARE », et en fait je matais une vidéo sur mon téléphone, merde. Je le balance par terre et je crie. Je vois un cercueil noir dans une piscine vide que des branleurs s'amusent à skater sans talent en écoutant du powerviolence et en s'enivrant de bière trop sucrée. Je repense aux palmiers en feu. Ou plutôt je les vois, repasser devant mes yeux, au ralenti. Je me retourne et il fait nuit, et elle est là, en vélo, sur un chemin bordé de fossés un peu trop profonds. Elle roule en danseuse et me jette un regard rapide et prudent. Elle ne dit rien, elle est éclairée, ou plutôt, phosphorescente, elle brille dans la nuit, je lui cours après sans parler, je crache de la

fumée de froid, et je la vois laisser tomber le vélo en travers du chemin, courir comme une enfant et entrer dans un bâtiment ocre et brutaliste.

Une fois dedans, plus personne. Juste un éclairage aveuglant, du vide et des escaliers partout. Je monte, je descends, je trouve une porte qui s'ouvre à l'envers. Et là, des gens, tous recouverts d'un drap blanc, assis sur des vieux bancs en bois noircis. On dirait qu'ils prient, alors au début, j'ose pas déranger, mais je finis par enlever les draps, mais sous les draps rien, personne, je les fais tous un par un et il ne reste plus que les grands morceaux de tissus éparpillés un peu partout au sol et sur les bancs.

Je ferme les yeux, je vois un arbre mort, des pieds féminins en chaussette de coton blanches qui longent une piscine aux reflets ensoleillés un peu aveuglants, un clavier rétro-éclairé, puis je les ouvre, et au fond de la salle qui ressemble a une église – ou un temple – je remarque une vieille télé cathodique à la place de Dieu.

J'y vais, hésitante. Je trouve une cassette noire, la glisse dans la fente, et là, de la neige analogique, une date, ma girl dans la nuit en mauvaise qualité. Elle porte une capuche et ses lèvres et son visage sont pleins de sang, pas le sien. Ça coupe brutalement et enchaîne sur son corps pâle en lingerie noire – je le reconnais –, mais on voit pas sa tête. Je savais pas qu'elle avait tourné un porno. Elle se caresse, c'est écrit « WITCH » par-dessus l'image en VCR OSD Mono.

Glitch.

Je la sens m'agripper derrière moi et je sursaute et crie un petit peu, et elle me glisse à l'oreille :

« C'est l'inondation meuf, tu peux plus me retenir, ça coule de partout, le grillage se perce, tu verras, ça engloutit tout, et c'est comme un long serpent noir, froid et brillant, qui te sort de l'oreille. »

La dernière chose que je vois, c'est ses longues incisives pointues qui fondent sur mon cou en silence.

ENFANTS SANS PÈRES – [INTERLUDE]

C'est des regards d'enfants perdus, d'enfants sans pères qui répètent la destruction au millimètre sans avoir besoin du schéma. Ça coule dans leurs veines non-voyantes, c'est inscrit sous leurs plumes plus très blanches, ça rêve d'ailleurs, projette mille couleurs ternes sur le sol gris. Parfois il pleut, et le reflet libère mais tout reste un peu sombre, et manque de soleil. Je les regarde un peu, je fais la moue et bouge lentement la tête au ralenti, de droite à gauche, en essayant de pas piquer du nez. Je lâche un petit souffle fatigué entre mes lèvres blasées en me disant que dans leur courte vie elles ont plus insulté qu'embrassé.

Un immeuble sans intérêt, des fenêtres coulissantes, il y en a une qui est ouverte, le rideau est partiellement sorti dehors, et le vent en profite pour jouer avec, lui donner vie, on dirait un esprit, un esprit qui flotte.

Je dessine une pupille complètement dilatée sur la paupière de mon œil droit, comme ça, quand je le ferme, je vous vois.

Je crache, étale, efface l'œil-paupière, je retrouve la vue et fête ça en marquant un panier et le bruit du ballon bien gonflé qui pénètre l'arceau et fait voler le filet de cordes sans toucher le panneau existe dans plusieurs dimensions.

Deux femmes s'embrassent avec la langue, elles se lèchent comme des glaces mais c'est l'hiver permanent. Il y a de la neige partout, et au milieu d'un vieux parking de cité HLM du bloc de l'Est, entre deux vieilles bagnoles qui ne démarreront plus jamais, un couple, dans un lit, grosse couette à motifs fleuris. Le mec est sec, musclé, et pâle comme l'enfer, et il est en train d'étouffer une modèle avec de la lingerie imbibée d'éther, ses yeux se révulsent, l'abus de mascara renforce l'effet cadavre-qu'on-force-à-dormir, et le mec porte une Rolex® dont le reflet me donne une curieuse crampe aux cervicales. Ça reflète le néant, ça illumine le vide par l'absence de rien. Il me parle en continuant son affaire, elle ne bouge presque plus. Il sort sa bite, la branle un peu, regarde l'heure et me parle sans ouvrir la bouche « Pas besoin de chaleur pour bander, cutter vert sur ton corps pour changer », et me tend un cutter en métal vert que je prends pour me couper l'ongle du pouce gauche un peu trop à ras – gêne et douleur. Il fait beau et chaud et je souris, et le bus arrive, c'est la ligne « I AM HERE 4 U », c'est écrit en petits carrés orange translucides sur

fond noir, et ça sent bon l'essence.
Je sens enfin du chaud dans mon corps.

FELL FROM HEAVEN – LE VOYAGE

« Fell from heaven », c'était écrit sur sa casquette.
Au début j'ai cru mourir.
Je vais vous le redire au présent : je ferme les yeux et je me vois crier, il y a des larmes et du sang invisible, je veux creuser dans mon bras à la recherche du passé, puis trouver un alchimiste pour le transformer en avenir.
Tellement d'ondes autour de moi, j'ai mal au pouce, ça lance, infection sans variations.
Elle laisse glisser ses mains sur la surface d'une mer d'huile. Sweat blanc en coton et tanga sport, peau mate et booty acceptable. Un mec, crâne rasé, me tourne le dos – il veut pas que je voie son visage. Il parle à quelqu'un que je ne connais pas, qui porte une casquette. Je sens un pic acide dans mon ventre et la douleur est en trois dimensions. Crâne-rasé a un lézard tatoué sur la tempe et un Lion-fasciste au-dessus de la nuque. Une voiture blanche se gare avec aisance, je la distingue à travers les buissons. J'ai les lombaires niqués. Digue artificielle, plots en attente d'être assemblés, béton très armé. Moyens de liaison souples. Avant de disparaître pour toujours sous l'eau claire du bain, elle ne dit rien. Son regard neutre d'oiseau qui survit se grave derrière mes yeux, en zone triste et marécageuse. Selfie-cocaïne et pain burger en forme de cœur. Un peu de salade dépasse, l'overdose c'est pour demain. Asphyxie volontaire et sac plastique. La flemme d'aller aux courses. Trop de logos, trop de couleurs. Tout oublier. Au feu rouge j'avance, et le feu c'est la silhouette d'Astro Boy, il se tient debout, raide et stoïque.
Je sens qu'il me juge.
« Fell from heaven », au début j'ai cru mourir. Les sons se mélangent, besoin de bruit blanc, de sexe violent. Je me vois vriller mais n'entends rien. Les muscles se contractent à exploser, fibres lentes, fibres courtes, fibres longues très oblongues. Un avion de ligne s'écrase sur un pont suspendu. Le bruit est tellement fort qu'il s'annule. La vibration dresse des érections, les câbles trop longtemps sous tension lâchent et fouettent

le réel avec soulagement. Éjaculation et décapitation. Deux chiens fatigués dorment allongés dans l'herbe la gueule ouverte, une cascade tombe du ciel sur une merco. Le destin mouillé. Une fille kawaii me regarde et dans ses yeux le logo Playboy rose est bien visible, il remplace sa pupille. Un ciel pastel, des nuées d'oiseaux. Bâtiment organique non-mécanique, aplats de matières plastiques, un sol glissant, un motard qui brûle, sa combi fond sur sa peau et sa cuisse droite est déchiquetée. Il sent son âme s'en aller, et le sens s'égarer, partir en fumée. Un couple me dévisage à travers la vitre du métro. C'est lui. « Fell from heaven. » Il enserre une belle brune dans ses bras. Il porte des lunettes de soleil faussement profilées, genre ovales avec monture fine, un manteau jaune et un sac à dos noir. La fille me fixe avec des yeux aimants en tirant sur sa cigarette, et j'ai pas le temps de voir son vernis que le métro repart. Je ne sais pas ce que je fais là, identité inconnue. Dans le regard des autres, je ne vois que spirales et maladies mentales. Quand je remonte à la surface, c'est comme sortir de l'eau.

Un chien aboie, fou de rage, ou content je ne sais pas. Je vois ce bus, je sais que sur son toit rouge mat tournent deux ventilateurs, et pourtant je le vois depuis le trottoir, mais parfois, je suis un oiseau, alors tout est plus haut.

L'heure tourne. Le bus bloque une cycliste qui doit travailler pour vivre. Je sens mon cœur se comprimer. Tout est sur pause. Une voiture bleue m'attend. Un bleu qui réveille ce que je suis vraiment. Un bleu-reflet qui brille, et pourrait habiter partout. C'est une voiture de course au design agressif et anguleux, et j'entends les gongs résonner depuis les égouts.

« Fell from heaven », le ciel s'assombrit, « Fell from heaven » j'ai rien compris, « Fell from heaven », des tranches de fruits…

FUCK INTERNET. #SAD. Solitude 4ever. Focus à l'ancienne. Low-tech sans lunettes. Défauts sans corrections. Isolement sans poison, refoulement sans trahison, INCUBATION SANS RAISON.

C'est des images avec des sensations genre tourbillon noir dans le ventre et tympans qui tressautent et bourdonnent. Les ardoises bleues-nuits annoncent l'amour éternel d'une nouvelle ère, et sous un pont massif beaucoup trop haut des enfants du futur fument des cigarettes, brasier incandescent vers l'intérieur de la paume, en attendant que leurs parents semi-analphabètes-smicards − nouvelle espèce à la durée de vie très limitée qui ne marquera pas l'histoire de ses gènes hybrides peu équilibrés −, ressortent du McDonald's® les bras chargés d'Happy Meals nocturnes gras et sucrés.

Lumières-voitures, ballon dirigeable publicitaire shooté à l'hélium, envie de couper le fil mais c'est ma tête qui s'envole, et là c'est comme un immeuble blanc immaculé qui s'embrase, flammes orange et fumée noire, on change d'ambiance y a plus d'espoir, ça danse, mais vas-y reste en transe, même si le goût est rance, bâtard.

Selfie ponytail, garce maquée cherche bâtard musclé.

Et ces lotissements aveugles face à la mer, étendue de bleu qui rentre dedans. Un visage gravé sur le béton armé. Sneakers cool déstructurées. « You are a lonely PlayBoy », elle répète ça sans s'arrêter. C'est comme un mantra. Je suis dans le piège du #SAD.

Un bus de nuit. Sur l'affichage LED pas de numéro de ligne, juste un message « I'm fucking lost », et j'ai des courbatures aux cuisses putain, une envie d'overdose. Je suis pieds nus dans une rivière. J'y plonge une main, eau transparente, fraîcheur imaginée. Pas de sensations, pas de vie, je regarde, contemple l'ondulation qui grossit et déforme l'autour en prenant une ampleur, un écho qui ne s'arrête jamais. Perpétuelle évolution et odeur d'herbe forte de bonne qualité. Comme une odeur de gerbe sans le côté insupportable.

Phase 4. Un petit chat noir aux yeux jaunes. Rupture. Je sais que c'est là

qu'on était rendu. Un magasin d'aquariums, vitres panoramiques à coins arrondis sans joints en silicone, plaques vitrées et tapis en mousse, filtrations trois étapes, 57 litres, éclairages LED et modes nuit, grilles de ventilation, et des espèces de toutes sortes qui dansent dans le liquide. Têtes de lion, Télescopes et autres Shubunkins, nageoires caudales fendues, écailles perlées, brillantes, et au milieu, posée sur le lino, cette chaise de jardin en plastique vert pastel qui les regarde, immobile et sans âme.

Les poissons la sentent hurler en silence. Néons, aquario-tuning. Il se dégage de cet endroit une agréable tristesse. L'impression d'être ailleurs. « You, are, a lonely… » et elle insiste bien sur la deuxième partie, tellement que mes yeux s'ouvrent un peu trop « Plaay Boooy », et le bruit des lèvres humides qui éclatent me fait réaliser avec douleur et sans couleur que du sang circule constamment dans mes veines.

Palmiers copiés collés et de l'huile sur le feu. J'en crois pas mes yeux. Cette pétasse filmait tout depuis le début avec un vieux caméscope numérique. Elle a absorbé tout ce qui restait de ma personnalité sur une petite carte-mémoire. Queue de cheval trop haute, expression sadique presque subtile.

Un feu de circulation éclaté par terre. Mieux vaut des meurtres inspirants qu'un calme fatiguant.

« Mais… les gens sont comme des ombres… ils disparaissent quand il fait noir », elle me dit ça en noir et blanc, et ronge son pouce nerveusement. Cigarette entre l'index et le majeur qui doigte. Regard sexuel et bouche qui promet. J'adore ses cheveux. J'adore les regarder, les imaginer glisser sur mon visage, sur mon torse, mais la fumée me gêne. J'ai du linge mais pas de Lavomatique® à l'horizon. J'en viens presque à oublier, à oublier son existence. Trop souvent on ignore la racine, on se perd dans les hauteurs, on croit impossible de revenir en arrière, et puis on oublie, au milieu de nowhere.

RETOUR À LA SOURCE QUI VOYAGE.
LE NŒUD. L'ENDROIT OÙ TOUT SE CROISE.

Le linge trempé qui tourne. Je l'entends crier, désespéré, pris de vertiges insupportables. Je voudrais le rassurer, et l'étreindre pour le vider de ses

pleurs, saler mille plats de ses larmes tièdes, mais la porte est bloquée, verrouillée. Alors je lui dis « il faut attendre », et me souviens que même le synthétique rétrécit. Tout doit disparaître, et je me sens préoccupé, comme une boîte mail qui notifie un nouveau message sans en préciser l'expéditeur. Il y a juste ce petit 1 dans un cercle de couleur, qui tend la main vers une réserve de dopamine qui faiblit à vue d'œil.

Une meuf est assise à côté de moi, alors je la devine seulement et en imagine une partie. Elle a l'air super douce. Assouplissant, ce mot qui navigue en moi rend mon cerveau humide, le transforme en éponge sèche qui s'imbibe en slow motion. C'est bon comme du sexe ou de l'avocat finement découpé et parfaitement mûr. La peau se détache, et son bruit presque imperceptible me fait pleurer. Elle porte des bas noirs et des sandales roses en plein hiver. Le sol est recouvert de mosaïque turquoise, ambiance piscine. Une piscine odeur lessive. Elle écrit sur son smartphone. Coque rose pailletée. Ça brille comme mes yeux pleins d'un amour presque innocent. De longs cheveux noirs un peu trop épais et mal séchés, une odeur de mangue chimique et un hoodie noir XXL, c'est mon type de femme, c'est sûr. Elle regarde dans ma direction et trouve mes yeux fatigués, marqués par trop d'expériences insolites. Elle a les yeux-biches et le regard mammifère en planque. Des sourcils-refuge, un nez délicatement sucré et une bouche fine, mais pas trop. Je crois qu'elle fait un selfie.

ESSORAGE. Les émotions tournent plus vite. Une petite crampe singulière dans le bas du ventre. Je veux toucher l'intérieur, me rouler nu dans le linge mouillé et crier des poèmes en italien.

Elle se tourne brièvement vers moi à nouveau pendant que toutes les machines de la laverie se mettent à pleurer et à regretter de tourner, sans répit, depuis des années. Le carrelage craque et se fissure et le bruit sort de sa bouche attirante ; elle articule la bande-son de ma vie pendant que je tourne moi aussi, debout, comme un con. Je tourne tellement que son visage parfait devient flou et je me retrouve derrière un écran de caméra de surveillance. L'image est d'aussi mauvaise qualité que le café froid trop amer qui stagne dans le gobelet en plastique à côté de moi. Des bruits de couloirs, étouffés. Et cette image qui devient mouvement.

RVB décalé, bande magnétique abîmée. Une métisse assez jeune exhibe

un sac en papier Valentino à la caméra de surveillance en criant comme une muette. Elle est habillée en full jean, a deux buns ghetto en guise de coiffure et une paire de baskets indescriptibles aux pieds. Elle est devant une sortie de métro. De la neige, résidus de Big Bang et croyances populaires. Ça grésille. Une piscine pleine d'eau rosâtre qui prend des teintes violacées sous un soleil de plomb. Chaudes ondulations. Reflets-Xanax et ambiance jeunesse-dorée-zéro-besoins. Une voiture fantôme, Casper n'y peut rien.

Une Japonaise, elle se tourne vers moi, et une mèche de cheveux la gêne mais elle ne le montre pas. Vêtements traditionnels, soie et surpiquage. Des hentai sans détails. J'essaie de toucher le visage de cette meuf sans âge aux cheveux bleus qui rougit, mais deux Lamborghini™ sur une remorque la remplacent. Une jaune et une noire. Dépanneuse de luxe. Je me revois avancer dans le passé, TN sur béton.

Et puis l'enfer vert.

Des légionnaires nus qui s'insultent en bandant, tous la bite à la main et le crâne rasé, pénis AK-47. Ils rigolent sans émotions, enchaînent les pompes et se roulent par terre en pleurant. « Roulade avant », « Au sol ! » « Debout ! » « Pompes ! » « Roulade avant, roulade avant, roulade arrière », « Debout ! » « En garde ! » « Au sol ! » « Plus vite ! »

À côté de la forêt, les tropiques hostiles.

La jungle-insecte qui reprend du terrain et transforme la mort en vie qui pleure. J'ai un guide. Il n'a pas de nom et se déplace avec un sac poubelle sur la tête. « Le meilleur ami de l'homme », dit-il sans accent. Au dos de son T-shirt il est écrit « FUCK YOU » en lettres capitales, et je me demande si je peux lui faire confiance. Il a des barbelés tatoués à l'aiguille et l'encre de stylo Bic® noir sur les bras et ne se retourne jamais. Parfois j'avance très vite, fait un ou deux pas de côté ou me jette au sol devant lui mais je me retrouve toujours quelques mètres derrière lui. C'est inévitable. Entité qui flotte.

Quand la nuit tombe j'entends ma mère qui pleure et m'appelle, ses yeux dans chaque feuille, ses reproches dans les racines, et ses souffrances dans la terre. Je me réveille trempé, je crois retomber en enfance mais c'est du sperme. Il y en a partout, un putain de génocide non fécondé. Il est quatre heures du matin passé de quelques minutes, et j'ai peur que mon guide m'ait branlé à mon insu. À cette pensée je vomis un truc

chaud, brûlant et gluant, genre toboggans en plastique qui brûlent et fondent, et dès que je ferme les yeux j'ai cette mâchoire de requin qui reste imprimée au fond de ma rétine, entre deux eaux.

Je vois toutes ses dents avec précision et le soleil se lève en dix secondes et m'empêche de penser. « Les pires nuits sont celles qui n'ont jamais de fin. »

Le guide me le fait savoir, toujours de dos, sac sur la tête et machette rouillée à la main. Il rigole et danse un peu en titubant, pieds nus, sur le sentier rouge et accidenté. De la fumée, beaucoup de fumée, tout crame. Je me penche sur une flaque d'eau, impuissant, sans énergie, à cause de tout ce foutre vital que j'ai lâché malgré moi entre deux états de conscience. Un orgasme vécu ailleurs qui laisse fébrile, un vide qui abrutit. Dans la flaque un reflet. J'y plonge pendant que mon guide m'insulte, et me met en garde dans une langue que je comprends mais ne connaît pas.

Black hole et réveil un peu dans les vapes sous une tente jaune pisse de marque. À côté de moi une meuf au cul parfait dort sur le ventre, presque nue, en mode film français sans les bruits de couverts. Je me lève, mes pieds s'enfoncent dans le sable avec plaisir, comme si je pesais dix tonnes, autour, rien, rien d'autre que le sable, le sable et la mer dont je me rapproche. À moins que ce soit elle qui avance ? Une équipe du SWAT sort de l'eau – Cavaliers de l'Apocalypse –, et à la place des chevaux : fusils mitrailleurs, masques, tubas et tenues de camouflages. Je leur crie que c'est pas moi, que j'ai rien fait, lève les bras en l'air, et j'entends la fille crier au loin depuis la tente qui se confond un peu avec la couleur du sable derrière moi. Puis les ombres humides pointent leurs canons vers moi, et je sais que c'est la fin. Je retiens mon souffle, les intestins dans mon cerveau, ou l'inverse, je ne sais pas. Apnée.

Le bip insupportable me fait à nouveau ouvrir les yeux. J'ai mal partout, et beaucoup de mal à respirer. Partout où je mets les doigts, je tombe sur de la matière molle trempée, ou du métal froid parsemé de petites cavités. Je suis tellement recroquevillé que je peux à peine bouger. Je crie et le son est sourd et intense, comme si je hurlais dans mon corps. Il y a une surface ronde et opaque devant moi, et derrière, l'espoir.

Je suis de retour, de l'intérieur.
Mais la fille n'est plus là.
« Ouvrez-moi putain, pitié, ouvrez-moi… »
Je suis revenu, mais il n'y a personne pour me libérer.
Je suis revenu, du mauvais côté.

INCUBATION : Dans la douleur d'exister. Quand le corps manifeste sa présence vitale par le biais de nerfs profondément et durablement irradiés. Le cerveau fonctionne et l'esprit pleure.

C'est une jeune asiatique, T-shirt oversize orange fluo et jean de mec, elle est vautrée dans un caddie en acier bleu et rouge, et abaisse ses lunettes de soleil pour me regarder d'un air légèrement ahuri. Le sol est carrelé et ses cheveux n'ont rien de surprenant, noirs et raides. Raie au milieu du crâne, sans déviation. Ses sourcils sont peut-être un tout petit peu plus fournis que la moyenne. Derrière elle, des machines au design brut, un peu 80's, très anguleux, mais aucune ne semble tourner et moi, moi je me sens flotter. Je veux tendre ma main gauche vers elle pour accentuer le fait que j'ai envie de lui dire quelque chose, mais un serpent noir s'enroule sur ma main trop pâle. Je vois des morceaux miniatures de mon visage dans ses écailles brillantes. La fille me tend un seau alimentaire en plastique blanc – elle l'ouvre et le bruit est mou, sexuel, comme un massage –, et elle dit « If he ever does this to you again, I will kill him ». Le serpent descend gentiment dans le seau que je tiens maintenant fermement des deux mains, et elle ouvre une sucette bleue qui a l'air mentholée et dégueulasse, et le bruit du papier gras et sucré qui se froisse entre ses doigts me donne un haut le cœur. Je lui réponds « Quoi ? Qui ça ? », mais le caddie est vide, le Lavomatique® : désert.

Je sors et croise un conteneur poubelle vert avec deux petites roues noires sur lequel est peint un tribal argenté – genre flaming –, et je vois ce mec qui était cool dans le temps mais que la vie de couple et la procréation ont tellement blasé et ramolli qu'il ne se déplace plus qu'en rampant. Il mâchonne l'emballage de la sucette de T-shirt orange et se

pisse dessus en gémissant. Sur son dos nu des scarifications qui forment la phrase « Don't forget the milk honey », et j'ai de nouveau un haut le cœur, et une sensation de fin du monde qui comprime ma cage thoracique d'une façon permanente et définitive.

Autour de moi plus de décors. Juste de larges dalles en béton trop lisses, et entre elles, dans les petites délimitations, une odeur de Roundup® et aucune mauvaise herbe.

Au milieu de ce rien, le seau. J'avance en tremblant, car je sens la menace qui me rappelle ces rêves d'anéantissement total et d'auto-absorption du physique.

Le trou noir qui crève de faim, la spirale boulimique qui avale sans vomir.

À genoux je pleure. Articulations froides, rouillées et douloureuses. C'est comme une prophétie. J'ouvre le seau et j'y trouve des centaines de comprimés, tous les mêmes, j'en avale quelques poignées et manque de m'étouffer parce que j'ai la bouche sèche, un putain de désert, et je prie pour que ce soient des antidépresseurs.

Je sens que tout tremble.

Je suis dérangé au plus profond de moi-même. Une intrusion dans un espace vital beaucoup trop précaire. Je rêve de ne plus avoir de contacts, que tout s'abolisse. De la rosée sur des pétales fragiles. Une blonde vulgaire qui fait la gueule dans un top vert trop moulant presque transparent et trop attirant. J'avance sans me perdre et sur les murs des inscriptions « GET UP MY DICK », « EAT ME AND SEE GOD ».

Deux meufs percées s'embrassent en gros plan, langues et salive, mais pas de son. Porno muet. Achats compulsifs sur internet avec une Visa hentai qu'elles m'ont filé. Des mains se plaquent sur mes yeux, froides, gelées – ça me fait bander. C'est une fille trop pâle avec une énorme poitrine naturelle. Je la suis et elle se glisse dans une baignoire d'eau froide, il y a de la mousse et des fleurs jaunes, blanches et roses pastel, je ne vois pas son visage mais sa peau est tellement blanche… beau contraste avec le cran d'arrêt ouvert entre ses deux gros seins qui s'étalent un peu de chaque côté en restant sexy. Je prends le couteau, je la cut un peu, et elle gémit, mais je ne sais pas si elle sourit. Je regarde son nombril trop longtemps et trop près et me retrouve dans une colonie de lapins évadés d'un laboratoire douteux, tapis au fond d'un terrier

sombre et sec. Leurs yeux rouges brillants et leurs cris d'animaux-esclaves libérés me guident vers une sortie où la science n'existe pas.

Il y a une meuf habillée en sportswear doux et ample, beige de partout, qui me parle de dos, sans me regarder. Elle me dit que je n'ai pas besoin de vivre pour toujours. Sa voix a la couleur d'un oracle très vaporeux. Fermer les yeux et sourire. Faire durer l'éternel les dents serrées. À côté d'elle des grilles d'aération au sol, noires, l'une d'entre elles est ouverte. Je descends une échelle branlante et réalise que je mâche un chewing-gum sans goût depuis un temps indéterminable. Je veux regarder ma montre mais je n'en ai pas et manque de tomber.

Dans le métro un mec a le visage plongé dans un bouquet de fleurs très mal composé, et les fleurs ont l'air fausses, le mec encore plus. Des mains de cire. Cire qui suinte. Reflets d'angoisse. J'hallucine. Je veux l'insulter mais me voilà arrivé. J'ai un nouveau guide sous le ciel bleu clair. Un Antillais trop large, grand et musclé. On avance entre les palmiers dans une odeur d'épices et de brûlé. Ombres projetées et T-shirt mystique « In God we trust ». Sur les bords de la route des squelettes à moitié morts qui prient et moi qui réussis à me demander où je suis encore tombé. Je veux demander au guide alors je cours vers lui, mais impossible de le rattraper, pourtant il n'a pas l'air d'avancer, je ne comprends pas, insaisissable, comme un souvenir.

Je finis par tomber, et je ne touche pas le sol car il s'ouvre devant moi pour me laisser flotter dans une matière qui n'en est pas une. Je crie mais personne n'entend, même pas moi.

INCUBATION : « Destination finale » Le passé se digère, puis remonte. Il refait surface sous forme de poudre, quelque chose de doux au toucher, une odeur chimique authentique, véritable dans le sens où elle rappelle un temps où les organes sensoriels étaient encore plus ou moins intacts, plus ou moins OK. Ça

fonctionnait sans entraves, le soleil réchauffait et l'hiver refroidissait, maintenant il n'y a plus rien, juste l'idée de cette poudre incolore qui ne veut plus rien dire. Nulle part où se réfugier. Juste les larmes en souvenir d'un autre monde.

« Pitié, juste quelque chose de pur. N'importe quoi. Tout sauf la mort. »

Elle est belle, elle est trop belle pour pleurer et pourtant des larmes multicolores roulent sur ses joues glacées. Elle est peut-être déjà morte. Comment savoir ? Ici les murs n'en sont pas vraiment. Ici l'eau s'écoule sans bruit, jamais. Ici seul l'avant a une odeur. Ici le vrai n'est pas faux.

Elle est immergée dans un liquide pâle, presque pastel, bleu-blanc, couleur propre, désinfecté. Son front ressort de l'eau, des cheveux noirs trempés, et ses poignets aux cicatrices pleines de promesses jamais réalisées, et ses doigts fins et tremblants qui s'agitent dans l'air vaporeux. Elle rêve de flamant roses, « ils cherchent à manger dans une mer d'huile presque asséchée. Et tout, tout autour, prend leur couleur, il y a des reflets aussi, le soleil, se reflète partout, leurs ombres ne sont pas vraiment noires, c'est juste leur nuance, en plus foncée. »

Je lui dis OK, continue, continue à parler sous l'eau. Une pression au-dessus du crâne, je sens que je pars. Je revisite sa vie, elle n'a plus besoin de décrire, ou d'essayer de communiquer. Elle a toujours été trop loin, beaucoup trop lointaine, pour pouvoir s'intégrer. Rien n'est cohérent. Beaucoup de mélasse, beaucoup de cette matière incarnée, texturée, que j'appelle souffrance. Un résidu. Un résidu métamorphe aléatoire. Adolescents, on se serait peut-être regardés dans les yeux, pendant des heures.

Caméra de surveillance. Mignonne et gothique, résultat d'une époque, elle dresse ses deux majeurs devant l'objectif. Elle ne sourit pas. Glitch VHS. Black lipstick. Elle passe les mains sur sa poitrine en tirant la langue, pendentifs occultes et robe noire mal coupée. J'adore l'implantation de ses cheveux. C'est vif, presque allemand. Elle prie à côté d'une statue de vierge sous un soleil de plomb. Elle imite sa pose puis essaie de l'embrasser. Ses chaussures sont trop lourdes, trop noires.

Elle fait un petit sourire à la caméra et s'allume une cigarette. Je ne sais pas qui filme et ça m'est égal. Des nuages. Il pleut. Une accalmie. Des rayons presque divins percent le gris-bleu du ciel. Silhouettes de plantes difficilement identifiables au premier plan. Un ordinateur en plastique blanc qui brûle. Les flammes sont orange. Des mains de plâtre sortent du sol pour l'attraper, elle résiste, elle s'enfuit et va se commander à manger dans une rue déserte. Des nouilles chinoises, elle attrape ses baguettes et à la place des nouilles des bijoux en argent. Elle mange quand même. Elle est dans sa chambre d'étudiante et sa coloc – une belle métisse aux cheveux lisses –, se retourne et lui sourit. Elle est devant un vieil ordinateur à écran cathodique. Elle porte un sweat bleu et blanc. Sur le mur des tas de papiers sont punaisés mais je n'arrive pas à lire ce qui est écrit dessus. Une voiture qui se noie et me rappelle que tout finit toujours mal. Une route humide et des palmiers devant un ciel gris qui ressemble à ma vie. Une meuf trop jeune, le bras appuyé contre des casiers. Couloirs de lycée. Cigarettes et mini-short. Un oiseau bleu, des armes à feu dans des mains trop jeunes, trop fines, trop incertaines, trop fragiles et trop saines. Des cercueils dérivent sur l'eau, on dirait des petites barques. Paysage-inondation. Une brune et une blonde, je leur tire les cheveux et je jouis sur un corps trop pâle. Chaînette en or, brillante, ornée d'un cœur. Mon sperme recouvre sa peau légèrement duveteuse. Il est brûlant et il y en a aussi sur son petit top rose moulant qu'elle a acheté une fortune. Elle rigole et moi aussi, elle me dit je t'aime et je découvre que je préfère lui jouir dessus plutôt que jouir en elle, et je me demande si c'est à cause de tous ces pornos que j'ai regardés compulsivement, mais au fond ça n'a aucune importance. Elle a de longs ongles noirs, j'ai horreur qu'elle me griffe le dos, mais j'adore quand elle mord mes tétons et me griffe le cul.

Un mec noyé dans le port, chaussures en cuir noir d'un autre temps, certains ne veulent pas grandir, pas vivre avec le temps, ils veulent tellement être en dehors qu'ils finissent par sortir, de force, par la grande porte noire, celle qui se trouve sous la mer, dans l'obscurité salée.

Assise dans un ascenseur, selfie pour fuir le monde.

Libération-coloration, partage dans le vide.

Tatouage extrême pour faire illusion, magasin de fringues médiocres,

elle passe sa langue sur ses lèvres, trop jeune pour y sentir un goût acide, et pourtant en plein jour les pupilles se dilatent, le boring devient fun, et les yeux voient pour la première fois.

Gangster derrière grillage, cagoule derrière visage, ombre stoïque derrière double-vitrage. Étranglement, c'est la fuite. Un doigt dans la bouche et des cuirs trop longs, un crachat pré-sodomie brutale, main dans la main au milieu de la neige, pour eux rien n'est trop pur mais pour moi c'est trop dur.

Je me réveille en rigolant, sur une plage désagréable, le grain rêche, pas normal, mais l'horizon me fait du bien.

J'ai envie de faire la manche et de me branler. Je passe la main sur mon menton et mes joues – un peu de barbe je crois –, je me frotte les yeux et voudrais être une femme l'espace d'une seconde. J'ai encore ses yeux derrière les miens, encore son âme qui traîne un peu au fond de mon esprit. Je porte des TN, elles s'accordent bien avec la couleur du sable et c'est cool, j'ai un jogging en nylon bleu assez vif et j'aime le bruit qu'il fait, je le baisse un peu pour voir que je porte un boxer Armani™, je bande dedans et la matière est douce, c'est agréable. J'ai une gourmette au poignet gauche et ça me fait bander encore plus fort. Autour de moi personne, juste des sensations de souvenirs qui ne sont pas les miens. Je n'ai aucune idée de ce que je fais ici. Je regarde brièvement derrière moi et je ne vois que des commerces saisonniers fermés. Quelques mouettes volent bas, le soleil est prêt à se coucher. Je ressens une étrange torpeur, un truc connu mais avec quelque chose de différent. Il y a une bouteille à côté de moi, de l'alcool fort, blanc, j'en bois quelques gorgées, ça brûle, je crois, je ne sens pas vraiment. Mon corps est comme anesthésié. Je soupire. Je me lève sans difficulté. Je repense à elle. Je la vois partout, le long de l'eau que j'évite soigneusement. Je porte un T-shirt trop grand qui flotte un peu dans le vent et me rappelle que je ne suis pas beaucoup plus qu'une sorte de fantôme. Je n'ai pas grand-chose, presque rien, même pas de vrais souvenirs. J'erre dans des rues insignifiantes et désertes à la recherche de quelque chose que je ne trouverai sans doute jamais, je la cherche un peu partout sans savoir pourquoi, j'ai cette impression bizarre qui me colle à la peau, et mon érection descend progressivement. Je retrouve ce que je crois être le Lavomatique® et

quand j'entre dedans, j'ai l'impression qu'elle est là, devant moi.
J'ai la sensation beaucoup trop réelle que c'était sa destination finale, depuis le début.

ELLE RESPIRE FORT – [INTERLUDE]

Un avion de chasse qui fait pleurer. L'eau froide du robinet qui coule et coule sur son genou endolori, anesthésié. Meuf en PLS dans un ascenseur. Jean trop large et sac à main. Deux mecs qui se mélangent au décor un peu urbain. Lunettes rondes et noires, anti-coiffures. « Are you Crying ? » demande l'un, « Fuck you », répond l'autre. Et ils partent dans des directions opposées. Une femme, grande, rideau tiré, sniper et tir de précision. Queue de cheval et absorption du recul. Homme à terre. Flaque de sang. Rêve d'asphyxie, de plastique qui libère, de cagoule qu'on enlève jamais, d'entrave permanente. Bouche ouverte, doigt, salive et sperme. Amour de jeunesse. « These days I'm lost », bienvenu dans le goût du nouveau. Le festival des textures extrêmes, chatte contre gland, langue contre dents. Lécher un magazine neuf au kiosque parce qu'il sent bon. Voler un DVD porno sans avoir de lecteur et tirer au fusil contre le soleil sans qu'il grossisse. Je sens que ça rôde, les signes sont là. Le gravier crisse. Un éclair sans bruit. De la pluie sans lui. Ça suce tranquille devant le caméscope et les cadavres nourrissent les arbres. On parle on tchatte et tout se mélange. Plus rien dans le bon sens.

Je me colle contre elle pour m'assoupir. Elle respire fort, je l'entends pleurer. Je lui enlève le scotch ; elle ne crie pas. Rien. Elle m'embrasse doucement et me prend dans ses bras. Je fonds en moi. C'est comme dans les films. L'herbe du dehors qui bouge au ralenti. Le soleil qui vire au sépia-déprime, les ondulations dans l'eau, son visage beaucoup trop beau, les souvenirs beaucoup trop faux.

INCUBATION : Du pur mental sans corps. Du pur létal sans mort. Du pur fractal, l'horreur. Je lace mes TN. Introduction. L'avant je l'oublie.

Plus trop de mémoire. Je marche sur la vie, sans trop savoir. Autour de moi ça brille, le réel m'aveugle. Y a pas une fille, et les chiens beuglent. Je touche ma bite à travers mon jogging noir, je regarde autour, vois peu d'espoir.

La machine se termine et je descends pour écraser mon troisième mégot de cigarette sur le carrelage. Je suis l'esprit du Lavomatique®, j'écoute ce que votre linge veut bien me raconter, et l'essorage est souvent révélateur. Aujourd'hui, ça voyage pas et ça bouge peu. Je suis plutôt en mode statique. En mode statue. Je reste fixe et j'attends. Je la regarde ramasser son linge sans expression, puis partir sans laisser de trace.
Sans laisser aucune trace.

INCUBATION post mortem. Jouir du rien, on prie le malin, en silence on abandonne les faibles gains… douce pénombre et chaleur sombre.

Coller des trucs en papier, des images découpées, non, déchirées, en pensant à la teinte grise étrangement uniforme des villes portuaires… coller ces images sans jouer sur la transparence ou le degré d'humidité, car parfois, il faut juste superposer.

Le passé-érection et les souvenirs qui saignent. L'œil qui tourne tellement vite que dehors devient 360 degrés. Des rues désertes, l'odeur du béton après la pluie, chaleur d'hiver pâleur d'été… la douleur ramène plus bas, là où on ne peut que remonter, ou arrêter.

Parce que mes présages s'avéraient mirages délicieux, parce que la nuit sur mon corps en nage, morsures et mouille, faute de mieux.
Je ne sais pas si j'ai choisi alors j'avance.

Les herbes hautes et le bruit du vent. Le lacunaire comme maison, le désespoir comme destinée. Les trains passent et tout ralentit, et mes yeux de pierre sur le ciel gris. L'artificiel maintient en vie. La peur viscérale donne la distance, cruellement je manque de patience. Le corps se déchire, claque, se froisse, l'organisme ne tient plus, la volonté, elle, pas encore complètement déchirée, mais tremblante, au bord du gouffre.

Il y a ce mec derrière qui fume une blonde. Odeur retour vers avant le début de la fin, là où tout mais surtout rien, n'était encore possible. Maintenant ne reste que cette tension.

Schéma : silhouette humaine asexuée, flèche des pieds vers la tête, c'est la tension. La tension de surface. Glitch. L'image se brouille, elle était un peu floue et en noir et blanc – genre vieille pellicule –, et on se demande, on se demande vraiment d'où ça sort.

Un bureau, une planche sur deux tréteaux. Pas de téléphone juste un couteau. Le visage tremble, se met en veille, le cœur encore dans les ténèbres, cherche l'éveil.

INCUBATION bande d'enfoirés. INCUBATION pour tout foirer, INCUBATION… faut explorer. Explorer la surface invisible. Celle qui est dessus, celle qui recouvre mais que personne ne voit. INCUBATION il faut zoner. INCUBATION non désirée, INCUBATION presque avortée.

La fille au T-shirt orange oversize est sur cette route immense au milieu de l'eau. Elle sort des jumelles de son coffre et s'inquiète pour sa livraison, bien que son visage reste tout à fait impassible. Elle tourne en rond sur la bande d'arrêt d'urgence déserte et interminable, craque et finit par attraper un fruit déjà divisé en deux sur la cagette posée sur la banquette arrière. Elle pose les jumelles sur le toit, découpe des petits

morceaux de fruits en évitant soigneusement le noyau et les engloutit lentement, en laissant la chair sucrée fondre sur son palais assoiffé. Le sucre lui fait du bien. Elle jette le noyau par-dessus la rambarde de sécurité, dans l'infini bleuté, et elle essuie ses mains l'une contre l'autre. Elle ouvre la porte côté passager pour attraper la bouteille d'eau et boit trois petites gorgées. Elle referme la porte, prend les jumelles et distingue la partie du continent qu'elle veut atteindre après son rendez-vous. Elle règle la netteté et devine trois ados plutôt maigres sur une vieille structure en béton au bord d'une petite falaise. Structure ouverte et dépouillée, vestige d'une autre époque, qui leur sert de plongeoir. Ils sautent un par un, nus et en TN, la tête la première dans l'eau presque chaude. Elle fantasme sur leurs peaux bronzées, elle les entend presque crier. La mer scintille, elle les regarde plonger, remonter, hésiter, s'insulter et comparer la taille de leurs sexes, et il y en a un qui commence à se branler et la voyeuse commence à piquer du nez, tout se brouille, devient compliqué… Des voix entrent en elle sans prévenir, l'air devient physique, moelleux et confortable. C'est la chute dans l'imaginé.

« Je me retrouve à me branler sur cette espèce de structure en béton, nu, TN aux pieds, je suis trempé mais il fait tellement chaud que ça sèche très vite, et vu l'odeur qui règne autour de moi je sens que le soleil va se coucher tard, beaucoup trop tard. Deux ados nagent en contrebas et me crient de leur jouir dessus avant que la nuit tombe, et je leur demande pourquoi, et ils me répondent « pour éviter que le monde s'écroule ». Autour d'eux des tourbillons, et une vague sensation de responsabilité.

Je m'agenouille, ferme les yeux et cogne ma tête contre le béton humide de toutes mes forces et je vois des silhouettes de palmiers très grands apparaître et cette route noire et cette bande jaune qui la divise, qui me divise. »

Je conduis et la voyeuse aux jumelles dort à côté de moi. Les jambes surélevées, Slip-Ons sur le tableau de bord. Fruit défendu. Une meuf fait du stop, elle a un sweat crème avec un gros smiley jaune qui a quatre gros yeux noirs au lieu de deux, et je lui fonce dessus, et remarque qu'elle a des cornes de diables rouges en plastique sur la tête. Elle imite l'expression de quelqu'un de surpris et sur elle, ça a l'air faux. Derrière c'est vide. Les yeux blancs, révulsés, chocker cuir et acier et cheveux lisses. Je pile mais la heurte quand même, et la ceinture m'explose le

pectoral gauche et quelques côtes. J'ai le souffle coupé. Je regarde ma voisine qui dort paisiblement, dans la même position, comme s'il ne s'était rien passé. Dehors la meuf gémit, se contorsionne de façon non-humaine sur l'asphalte, dans la lumière des phares. Elle remonte son sweat et sur son ventre parfait et excitant, de la rosée et des pétales de lys blanc. Je voudrais toucher, la pénétrer. Elle gémit, se caresse partout, hystérique. Je descends et lui demande si ça va, elle me regarde, les yeux vides, en suçant son majeur. On dirait qu'elle est téléguidée à distance depuis très loin. Je vais dans le coffre et je sors trois pots de peintures. Quand je reviens, elle est complètement nue, et je ne vois aucune trace de ses vêtements, et elle est en train de manger les pétales de lys en riant. Je verse d'abord le noir sur son corps pour faire le fond, elle étale la peinture jusque dans ses orifices les plus intimes, elle veut que ce soit parfait. Je verse le violet, puis j'ajoute quelques touches de fuchsia et je mets les warnings. Elle se met à danser, une danse morbide, une danse figée, intermittente, de statue d'un autre monde. Vision épileptique, mon cœur palpite. Elle s'assoit sur le capot, la peinture dégouline et son odeur m'enivre, je baisse mon jogging – je ne porte pas de caleçon –, je la pénètre, elle crie faiblement, un cri de soulagement. Quelques mouvements de bassin, et je jouis en regardant son corps brillant, sens mon sperme se mêler aux pigments, et ma bite se laisser emprisonner dans la matière durcissante. J'entends la voyeuse parler de dauphins sur le siège passager.

INCUBATION sans pression, sans réaction, INCUBATION sans horizon.

La douleur est plus douce si elle est chronique, elle revient chaque jour, c'est notre petit rendez-vous secret, elle arrive et me paralyse, et alors je m'écroule dans le noir sans un mot. Je profite de cette communion, de cette compagnie, je sais qu'elle me suivra jusqu'au cercueil et à cette pensée, je souris.

J'essaie de stabiliser ma conduite, mais j'ai une affreuse douleur dans le poignet gauche qui me lance et m'empêche de conduire correctement son véhicule. Elle est toujours endormie à côté de moi, et j'ai le vague souvenir d'avoir baisé une meuf remplie de peinture cette nuit. Je me dis

que si c'est le cas mon sexe doit être plein de peinture sèche, et ça me stresse un petit peu parce que la peinture risque d'attaquer mon gland. Je m'arrête en panique, la voyeuse dort toujours – je ne sais pas comment elle fait, à moins qu'elle soit morte ? Je ne prends pas le temps de vérifier. J'arrête le véhicule, sort et enjambe la glissière de sécurité.

Je saute par-dessus un fossé, et au fur et à mesure que j'avance, le bruit de la quatre-voies se fait de plus en plus lointain, et le silence qui commence à apparaître m'apaise déjà un petit peu.

J'avance, l'herbe devient haute, il y a des arbres, je suis dans une espèce de champ. J'enlève mes TN, je marche pieds nus dans l'herbe en jogging, torse nu, je ne porte pas de bijoux, pas de montre, j'ai le crâne rasé parfaitement, les poils pubiens aussi mais j'ai des sourcils épais et des dents bien blanches que je vois scintiller dans une petite flaque d'eau au milieu de nulle part. Je regarde mon visage trouble se déformer au gré des ondulations aquatiques. Je plonge un doigt dedans – l'index de la main droite, car la gauche me fait encore trop mal. Je dessine une spirale et crée un petit tourbillon. Je le regarde longtemps, je tourne avec lui, le laisse m'emporter, me noyer pour réapparaître ailleurs. Mais avant, j'erre entre visions et souvenirs.

Des lèvres maquillées, la supérieure d'une couleur différente de l'inférieure. Brillante genre abus de gloss. Une silhouette féminine à sa fenêtre et dehors tout est orange et pollué. Un concours d'apnée, des noyés volontaires, la vie les rend flous. Des requins dans une vague trop grosse, course poursuite, je les vois trop bien, comme au travers d'une plaque de verre ou d'une vitre de salle de bain mais en plus net, avec plus de détails. C'est comme si je pouvais voir en eux. Organes et peaux translucides. Puis je suis dans la voiture à nouveau, mais seul, et je n'ai plus mal car je suis elle.

Je passe une mèche de cheveux derrière mon oreille droite. J'ai le goût de ce fruit délicieux dans la bouche, la transaction s'est bien passée. Je roule vers le continent. Un camion me ralentit et pas moyen de le doubler. Sur son hayon je lis « YOU WERE IN MY DREAMS » en grosse lettre capitale à empattement. Je suis tellement absorbée par ce que je lis que je remarque trop tard la renoi qui fait du stop sur le bas-côté. Elle tient une pancarte orange transparente contre son visage et dessus il n'y a rien, alors impossible de savoir où elle veut aller. J'hésite à freiner et à

l'attendre, mais il y a du monde derrière et c'est dangereux, et j'ai la flemme de parler alors je continue ma route. J'arrive enfin au bout du pont et je longe la côte sur la droite, je passe tout près de la structure qui sert de plongeoir aux branleurs du coin, mais c'est désert, et à côté, des maisons en ruines, lattes de bois blanches, ardoises, branches mortes et fils électriques. Elles ont l'air d'être toutes pareilles et toutes détruites d'une manière différente, et je pense aux mathématiques, et au fait que tout est unique.

Un faon traverse la route, je pile et le heurte, le bruit est horrible. Je tremble et je n'ose pas sortir de la voiture. Il n'y a plus personne sur la route. Finalement, je sors, mais j'ai peur de salir mes Slip-Ons. Le faon gémit un peu, il essaie de se relever et ses yeux me traitent de pute. Je l'installe tant bien que mal sur le siège passager. Par chance, j'ai réussi à le porter sans me détruire le dos et sans me salir. On discute un peu sans ouvrir la bouche. Le faon se calme, il ne m'en veut pas trop. Je veux l'emmener à l'hôpital mais il insiste pour aller au cimetière avant, et m'indique la route. On prend des petits chemins à travers champs, c'est sinueux et j'ai peur pour mes amortisseurs. La route nous secoue. On arrive, je descends et le faon me dit qu'il reste là, il va m'attendre, c'est pour moi qu'on est venus.

Je sors de la voiture et j'entre dans le cimetière mais j'ai de l'eau jusqu'aux genoux. J'avance quand même.

La nuit tombe. Des morceaux de pierres tombales et des croix dépassent de l'eau stagnante, noire, et boueuse. Il pleut un petit peu – une averse –, drôle de climat. Sur une pierre tombale je lis « I told you I was sad ». Je m'agenouille devant, de l'eau jusqu'à la taille, et je pleure en regardant les résidus de fleurs et les vierges en plastique qui flottent sur l'eau croupie – j'entends des grenouilles coasser au loin. À côté, il y a un salon de jardin, une table et des chaises vertes à demi immergées. J'y vais et je me pose, j'attends sous la pluie, j'attends que la noyade me délivre, me délivre de moi-même.

INCUBATION DOUCE – soft melody. Le chant est très doux. Tout ne se passe pas comme

prévu. Le son est différent. Lumière et sensations. Ça sera long, mais il faut y aller. Long… mais il faut y aller.

Je suis accroupie sous la pluie, les genoux à même le béton. L'eau ondule en cercles concentriques autour de moi. Ma robe est relativement courte et trempée. Je ne vois pas mon visage parce que je suis moi et que mes yeux, les vrais, sont à leur place. Il pleut tellement que le trottoir devient une petite rivière. Autour de moi, les bruits de la ville sont atténués, presque imperceptibles, car la bande son est une averse tropicale – je devine quand même quelques voitures qui avancent doucement.

Elle est devant moi, toute noire, elle ouvre la bouche, et je caresse sa langue avec le bout de mon index, c'est spongieux, mouillé, une langue rêche et épaisse, des grandes dents blanches. C'est parfois un chat, parfois une panthère à l'expression figée. Vibrisses électriques. Quelqu'un se penche derrière moi et me souffle à l'oreille « Je suis tout feu, tout flamme », d'une voix ancienne et ridicule, avec cette espèce d'accent parisien nouvelle vague des années 60 que je n'ai jamais pu supporter, mais toujours secrètement admirée. C'est une femme, le genre power MILF. Je prends sa main et je la suis. Le chat-panthère reste immobile, et je me demande si ce n'est pas une statue, ou un résidu de musée. On se sèche dans un café. Plateau de pâtisseries et café bien chaud. Tout a l'air d'être en plastique et en silicone, et même les odeurs ont l'air fausses. Je ne vois jamais vraiment le visage de mon interlocutrice, mais je comprends qu'elle veut que je mange. Tout est tellement mal cadré… Elle a un débardeur noir moulant, une jupe random et des rangers montantes. Elle a l'air d'avoir un carré décoloré, mais je n'en suis pas sûre. Elle fait des gestes gracieux et fluides de ses mains ridées et manucurées pour m'indiquer que je dois m'alimenter. Une mousse beige sur une base de biscuit granola, et au-dessus, une fraise saupoudrée de sucre glace. Un petit coulis rouge dans l'assiette blanche en porcelaine, et quelques brins d'herbes aromatiques. Il n'y a pas de cuillère mais quand j'essaie de le dire je me sens bloquée, je n'y

arrive pas. Alors je me penche sur la pâtisserie, pour attraper la fraise avec ma bouche, et juste avant de la toucher je vois un éclair blanc sur fond de ciel rose, mais je n'entends pas le tonnerre. La foudre se mélange à mon système nerveux. Elle me viole de haut en bas. Une chaleur, une grande chaleur descend en moi, et je me sens tomber, puis flotter au milieu de nulle part.

Je crois que je suis sur une plage. La mer est calme et l'écume forme un dépôt de mousse qui a l'air confortable. Sable fin, trempé et solide. Aggloméré.

J'ai les cheveux froids. Les yeux qui pleurent sans rêver. Une masse noire émerge progressivement de l'eau, je la vois de haut, je la survole et je crie, je plane au-dessus du changement. Un sous-marin. Je trace des lettres dans le sable et le soleil m'aveugle. « Insufficient data for meaning. »

Des mecs sortent de la structure – regards claustrophobes –, ils arrivent dans des petits bateaux gonflables et me demandent mon permis. Je leur donne mais sur la photo il y a juste le décor vide du photomaton, comme si j'étais devenue transparente le temps du shooting. Ils se regardent l'air surpris, puis inquiets, me redonnent mon permis et marchent le long de la plage. Certains font des pompes, d'autres s'assoient en tailleur et commencent à jouer aux cartes, ou s'allongent et regardent le ciel, profitent du soleil.

La marée amène un vieux sac plastique à mes pieds. Je le ramasse, l'enfile sur ma tête et hyperventile de toutes mes forces. Ça commence à tourner. Sable et humidité. Les soldats deviennent de vagues ombres lointaines, ça tourne, vraiment très vite, et je crois qu'avant de perdre connaissance, le sol me fout une claque.

Odeur chimique. Le froid sur mon visage. Vieille barbe de trois jours qui démange et sensation de déjà-vu, déjà-vécu. Les yeux gonflés, le ventre serré. À côté de moi une machine est grande ouverte et un filet d'eau continue d'en sortir. Je suis dans une grande flaque pleine d'assouplissant. Je me relève un peu, ça tourne. Vénère. J'ai un short de bain noir et une paire de TN, bleues électriques. Je suis maigre, sec et musclé. Pas de gras. Dans ma tête, des souvenirs qui ne sont pas les

miens. Dehors le soleil se couche et il fait beaucoup plus froid que ce que j'aurais cru au départ. J'ai mal partout. Me mettre debout est une épreuve, j'ai l'impression de me déplier après avoir été bien froissé et jeté à la poubelle.

Je regarde ma mère, sa carrosserie en acier inoxydable, sa commande par microprocesseur Quantum Gold, son alimentation directe en eau chaude. Une magnifique SpeedQueen SC60 maintenue au sol par scellement chimique. Je suis encore plein de liquide amniotique synthétique, détergents, produits séquestrants, enzymes, agents de blanchiment et azurants optiques. Un colorant rose teinte légèrement ma peau irritée et l'odeur me donne envie de vomir, mais me rassure en même temps.

Une actrice porno sur laquelle je me suis branlé dans une autre vie est assise sur un des petits sièges bleus inconfortables en plastique. Elle porte un T-shirt moulant trop court, un mini-short de sport et des gros chaussons en fausse fourrure. Elle mange un bol de céréales, et quand elle glisse la grande cuillère en inox dans sa bouche son visage se déforme, je le vois qui grossit, devient hystérique. Et puis ça croustille quand elle mâche. Elle casse, broie la matière pour l'ingérer, et moi je pleure pour ne plus saigner. Je me bouche les oreilles et je crie, accroupi sur le sol mouillé. Je regarde le bleu de mes TN pour m'évader. Elle sourit, elle sourit et continue à manger. Je réussis à sortir en rampant au sol, je laisse une traînée humide et odorante derrière moi.

À peine passé la porte, j'ai déjà un peu plus de force. Je marche un petit peu à quatre pattes pour trouver mon équilibre, puis je me relève et je vois ce mec : crâne rasé, long manteau de cuir noir et lunettes de soleil profilées, qui fume une cigarette sur un quai de gare.

À côté de lui, une affiche pour de la lingerie, et le modèle ressemble étrangement à la fille du Lavomatique®. Je le regarde fumer en tremblotant. Il finit par s'approcher, et me demande si je cherche quelque chose. Je réponds que je ne sais pas, et comme je ne vois pas ses yeux je ne sais pas à quoi il pense. Je n'arrive pas à réfléchir de manière logique. Il me demande si j'ai du fric, je réponds que non, je n'ai vraiment rien. Je fouille dans mes poches comme un mime désœuvré, et ne trouve que du vide. Il me paie une clope, je la fume trop vite et me refroidit encore plus.

Un train arrive et je monte avec lui. Je m'assois en face d'une aveugle qui n'a pas de lunettes, elle a le regard dans le vague et une canne blanche. Elle est belle, simplement belle, beaucoup de charme. Je voudrais lui parler, mais je ne sais pas quoi dire. Une fois que le train est bien lancé, je lui demande si elle veut que je lui décrive le paysage qui défile. Elle sourit et me répond que oui, elle veut bien. Le fumeur est à côté de nous de l'autre côté du wagon. Il s'allume une autre cigarette et j'ai le sentiment que c'est interdit.

« C'est la sortie de la ville. Le vent souffle, presque personne dans les rues. La nuit tombe mais on perçoit des teintes reposantes, du rose, des lumières violacées, un peu de jaune, des blocs, des tours immenses qui se perdent dans une brume polluée, des aires de jeux désertes, des balançoires rouillées, des arbres nus, morts, des buissons sans âme que personne ne regarde, des jardins en bordel qui donnent sur la voie ferrée. Fils à linge détendus, bidons en plastique, palettes pourries, amas de déchets en fin de combustion à même le sol ou dans des vieux barbecues. Une chapelle en ruine, deux branleurs mineurs en vélo tout terrain nous font des doigts, des cheminées d'usine au loin, des panneaux de signalisation, des immeubles, encore et toujours, des terrains vagues, et le bleu nuit qui recouvre tout. »

Elle me demande de m'asseoir à côté d'elle. Je m'exécute, elle me serre dans ses bras et on pleure tous les deux. Son contact me donne de l'espoir. Je me sens comme une vieille éponge qui s'imbibe à nouveau. Je me remplis de substance, et l'essorage n'est pas pour tout de suite. Je lui caresse la joue, je regarde ses yeux vides qui cherchent à comprendre. Ses lèvres sont fines, elle a une odeur de noix – peut-être son shampoing. Elle touche mon visage pour le dessiner dans sa tête. Je me demande ce qu'elle voit. J'ai l'impression que ses yeux vides fouillent ma mémoire.

Le mec au long manteau noir se lève, il s'agenouille à côté de nous dans l'allée centrale du train et doit se tenir à un siège pour ne pas tomber. Il a une cigarette sur l'oreille, il sort un miroir de sa poche et me le montre, je le regarde sans comprendre.

— Alors, qu'est-ce que tu vois ? il demande en me regardant par-dessus ses lunettes noires.

— Moi, je me vois moi, je réponds.

Ma voisine pose sa main sur ma cuisse et j'ai des frissons.

— Non, ce qu'il veut dire c'est… qu'est-ce que tu vois vraiment ? elle me dit d'une voix douce.

Je mets du temps à répondre, mon cerveau est envahi de souvenirs inconnus, une sensation brumeuse, aléatoire, je suis un liquide qu'on vient de remuer. Le dépôt remonte à la surface et je pourrais vomir. Mon reflet m'apparaît comme étranger et je veux arrêter de le regarder, mais je comprends que ce n'est pas moi qui le regarde, mais lui qui m'observe, et le réaliser est insupportable. L'aveugle-mignonne se penche sur moi et je sens ses cheveux effleurer, caresser mon épaule et ma clavicule, elle me dit « le cauchemar… Le cauchemar c'est qu'il n'y a qu'un seul monde, celui-là ».

Le miroir se brise, une fêlure qui sort de nulle part, qui vient de l'intérieur et qui se propage jusque dans mon ventre, puis dans le train tout entier, et je sens la planète qui se divise en deux, prête à imploser, assaillie, harcelée par une force obscure que l'humanité s'efforçait d'oublier dans un abus de travail, de sexe, de drogues et de toutes sortes de distractions. La fracture est là, bien présente.

Le wagon disparaît, progressivement, comme doucement effacé. Le visage du fumeur devient spirale, et ma voisine me regarde, et je remarque qu'elle a des yeux partout, des beaux yeux maquillés, un sur le front, et quatre sur chaque bras. Ils n'arrêtent pas de cligner, certains ont plusieurs pupilles. Je regarde mes mains, inquiet, elles sont pleines de sang, et l'aveugle se met à hurler, un son aigu, continu. Elle attrape mon cou de ses deux mains glacées sans s'arrêter de hurler, et dans ma tête j'entends « I could be God », et je ferme les yeux et je peux plus bouger, plus respirer. Elle me serre tellement fort que je sens ma glotte craquer, mes veines du cou gonfler, et je me réveille en nage dans de l'herbe fraîche, devant une énorme maison américaine en bois entièrement repeinte en blanc.

Il fait presque nuit, les réverbères m'aident à y voir plus clair. J'ai encore le cou endolori, mais pas physiquement, pas vraiment, c'est plus comme un souvenir qui persiste. Une empreinte qui dure. Il y a des traces de peinture noire énormes, très larges, sur la maison, je n'arrive pas à comprendre pourquoi. J'ai envie de me poser sur le rocking chair de la

terrasse, mais à la place j'essaie d'ouvrir la porte et j'entre sans difficulté. C'est désert, aucun meuble.

J'entends du bruit à l'étage, alors je demande « Y a quelqu'un ? ».

Pas de réponse, mais pourtant j'entends des voix, j'en suis sûr. Je me dis que ça serait cool de trouver des fringues parce que j'ai froid, je suis toujours en short et en TN.

Je monte les escaliers et mes pas ne font aucun bruit. Je regarde mes mains, totalement blanches, presque transparentes, j'ai peur de ne plus être. En haut, une des chambres a une porte entrouverte et les voix se font plus précises. Sur la porte il y a un panneau qui m'angoisse « PLEASE WAIT HERE, your futur self will meet you shortly ».

J'hésite à entrer, j'essaie de regarder discrètement par l'interstice, mais il me manque quelques centimètres pour distinguer les gens qui parlent. J'entends surtout une voix féminine. Sur le sol des traces de vie, des capotes pleines qui débordent, des emballages de nourriture à sucres rapides, des CD de deep jungle des années 90 parsemés de résidus de poudre blanche, et des fringues un peu old-school. Il y a aussi un téléphone fixe posé à même le sol.

Je pousse la porte et je la vois. L'aveugle.

Elle est sur le lit, sweat oversize sans capuche, éclairs bleus sur les manches, brune, cheveux lissés, coupe au carré, jambes fines et nues, chaussettes Kappa blanches en coton. Elle est à moitié allongée et dans ses bras un alien – le genre grosse tête et gros yeux noirs cosmiques, il porte un T-shirt Gucci et un jogging sans marque un peu trop petit.

Je sais qu'elle me voit, mais pas avec ses yeux trop clairs. Ils rigolent, ils n'arrêtent pas de rire et je crois qu'elle le branle sous son jogging – son sexe a l'air d'avoir une forme bizarre. Il y a des canettes un peu partout sur le lit, des cannettes de bière légère 50 centilitres. À mes pieds un flyer pour une soirée techno, je le ramasse. C'est un truc mal photocopié, fait à la main, je le plie en deux et le glisse dans ma poche sans savoir pourquoi. L'alien relève la tête comme s'il m'avait vu, il me fixe de ses grands yeux sombres, on dirait des trous noirs. Je déglutis maladroitement et il se lève, rampe mollement sur le sol et décroche le téléphone. Il compose un numéro interminable, un truc à 200 chiffres, pendant que l'aveugle tapote doucement la couette pour me dire de venir me poser.

Je lui obéis, la boule au ventre. Je m'allonge à côté d'elle, et elle me propose un biscuit étrange, une fausse fraise miniature, que j'accepte à contrecœur. Je la mange, on dirait de la mousse synthétique, et quand je cligne des yeux je vois des crânes humains souriants, de profil. Il y en a toujours un à l'endroit, et un à l'envers, comme sur une carte.

Je me souviens de la fissure, du train qui disparaît. Je la caresse pendant que l'alien termine enfin de pianoter sur les touches du téléphone. On s'embrasse, elle me serre fort et c'est mieux que baiser. Puis elle me dit « No time for love baby », alors je dis « OK », je sors du lit, l'alien me tend le téléphone, je regarde dedans, attiré, je rapproche mes yeux du combiné autant que possible et me laisse partir.

Je me retrouve debout, à quelques mètres de la maison que je vois maintenant en entier. Les traces de peintures noires sont des lettres, énormes et capitales. Il y en a trois, elles recouvrent la maison de la base jusqu'en haut du toit sans se soucier des reliefs et de la perspective potentielle, elles forment le mot « RUN ». Alors je comprends que j'ai rencontré le « moi » du futur, sans vraiment me rappeler à quel moment, et encore moins dans quel but, et je fouille dans ma poche et sens le papier du flyer contre mes doigts et c'est comme un ordre divin, un but essentiel. Je me retourne et pars en courant. Je traverse une petite route – le genre départemental déserte mal entretenue –, je saute par-dessus un fossé un peu trop large, et m'enfonce sans réfléchir dans un champ de maïs. Je cours vite et les feuilles me fouettent et j'ai le corpsconstellé de micro coupures, et plus j'avance plus les pieds sont hauts, plus l'ombre est présente. Le soleil se couche pour de bon et je mets quelques minutes à reprendre mon souffle quand j'arrive dans un cercle de terre battue d'une précision chirurgicale.

Au-dessus, la pleine lune, et quelques nuages. Je ne remarque pas tout de suite, mais il y a une corde qui a l'air de descendre tout droit du ciel sans étoiles, et une chaise au milieu du cercle. L'alien arrive, il a toujours son T-shirt Gucci mais en plus il porte un large sombrero et a une bouteille d'alcool fort dans une main. Il titube – comme s'il marchait pour la première fois –, m'insulte dans une langue inconnue sans ouvrir la bouche, monte sur la chaise, se passe la corde au cou et fait tomber la chaise à la renverse.

Je crie « Non ! ». Ça dure une éternité, je le vois tomber au ralenti, et au moment où son visage hideux devrait arborer une expression de douleur sa tête devient celle d'une femme, une belle femme qui jouit de toutes ses forces dans un noir et blanc un peu tramé. Je continue à crier mon mécontentement, et avance ma main dans sa direction en guise d'aide et de protestation.

Mes doigts se heurtent à quelque chose, et je ne vois plus qu'une chose, c'est moi-même, ou ce que je crois être moi, de l'autre côté, inversé. Je me regarde sortir le flyer de ma poche, c'est marqué « A practical guide to walking through walls » et « Hardcore never die », et il y a d'étranges coordonnées GPS, et un smiley triste qui pleure et dégouline. L'encre devient épaisse, suinte, et j'en ai plein les mains. Tout se brouille, s'efface, je peux dessiner avec sur mon corps alors j'écris « Away » à l'envers, et je ferme les yeux.

J'entends de la musique, de la techno froide et rythmée. Les basses font trembler le sol, mais je ne vois pas de fête. Je retrouve la route et je vois un panneau d'entrée de ville près d'un fossé. Je suis à « Die ». Un mec fait le guet devant une maison en ruine, il est assis sur un transat aux couleurs du drapeau américain. Chaussures de golf, calvitie, affreuses lunettes de soleil low cost, chaussettes de foot, polo rayé et fusil dans les mains. Il me regarde passer sans rien dire. Je crois qu'il mâche un chewing-gum.

Au milieu de la route, une vieille femme joue au tarot et fume des cigarettes sans filtres. Dans sa main libre, 13 aiguilles en équilibre entre sa paume et ses doigts. Elle les maintient suffisamment faiblement pour ne pas qu'elles s'enfoncent dans sa chair, et suffisamment fort pour éviter qu'elles ne tombent. Quand j'arrive à sa hauteur elle sourit mais son visage disparaît.

Plus loin, un ado trop maigre déguisé en extraterrestre vert fait de la balançoire, on dirait qu'il est mort. Sur le sol, un tapis de feuilles de toutes les couleurs, mais surtout oranges. La chaîne de la balançoire est rouillée et me rappelle à quel point la vie est triste. La musique résonne toujours au loin, je voudrais que le soleil se lève, plus je le souhaite plus le noir se fait dense. Plus j'avance, plus fatigue rime avec fréquence, plus défiance rime avec violence.

Je dois accepter tous ces faux souvenirs qui me traversent. L'illusion du passé, la réjouissance lugubre de la tristesse, le désespoir m'inonde, rivière en crue, ça déborde de tous les côtés, mes poils deviennent cassants, ma peau pèle, et vomir devient manger.

Tous ces putains de visages, ces voix et ces fausses sensations, si lointaines qu'elles ont l'air de vieux rêves, et ce futur aux allures de trou noir insistant. Derrière l'ado déguisé, je vois un petit sentier attirant. Il est recouvert de mousse, il a l'air doux et accueillant, bordé de fougères très vertes, et la lune me guide dans la semi-obscurité, entre deux nuages.

Par moments, le paysage se dégage, moins dense, et des arbres morts découpent, fragmentent la lune, lui donnent une espèce de réseau nerveux, sanguin, et elle a l'air encore plus vivante. Mes pas ne font aucun bruit, atténués, étouffés par la mousse qui devient de plus en plus épaisse. Le chemin rétrécit, descend un peu et se termine devant un bunker étroit. Sur le béton rêche, un tag « Free hugs ». Je regarde autour de moi, personne, juste la nature silencieuse, le beat de techno semble avoir disparu.

J'entre et trouve un interrupteur en tâtonnant contre les parois humides. Le cliquetis qu'il produit est ancien et familier. Vague odeur de cirage. Il y a une table protégée par un drap blanc de moyenne qualité, des assiettes en porcelaine sans motifs, des couverts moches mais solides, une boîte de sucre semoule en carton, une autre, plus petite, de sel de mer fin, un pot de ce que je crois être de la mayonnaise, du pain qui a l'air un peu trop dur et un cendrier aux bordures dorées. L'éclairage est jaune et fatiguant. Une fille débarque de nulle part, sac-filet rempli d'oranges, New Balance™ – un ancien modèle, large à semelles épaisses. Les boucles de ses lacets sont parfaites. Ça ne paraît pas humain. Elle est bien foutue, style danseuse des pays de l'Est. Elle me tend un journal. Je lis en gros caractères « Teen taken by Aliens ». Elle prend un petit bloc-notes, un crayon de bois noir HB pas assez bien taillé et écrit « If you see something, say something ». Je veux lui parler du flyer, et de l'alien que j'ai vu, mais je ne sais pas par où commencer. En fait je ne sais pas quoi dire. Elle m'emmène dans une pièce sombre, on dirait un cachot, il y a juste la lumière de la lune qui diffuse quelques rayons à travers un soupirail, la pièce est semi-enterrée.

Elle se pose sur une chaise en bois un peu vieille qui ne grince pas, et regarde du gun porn sur une télé cathodique, et je réalise que j'ai horreur des sous-vêtements à motifs militaires. Une meuf vulgaire au mascara étalé est en mode deepthroat de Beretta™ 92, et un mec trop large n'arrête pas de lui dire qu'il va presser la détente et je crois qu'elle se pisse dessus – je le remarque quand ça passe en plan moyen. La danseuse s'épluche une orange en souriant bêtement et me demande si je veux rester, je lui dis que non, non merci. Je remonte dans la pièce principale, puis trouve une échelle glacée. Je monte, et en haut je pousse une trappe.

Je me retrouve sur un large toit goudronné, dans une zone industrielle.

En face de moi, une fille en perruque rose trace un pentacle blanc avec une craie sur le sol. Elle porte une longue robe moulante et des Buffalo™ London 1339-14 2.0 beiges. Trois amies à elle en robes noires et boots commando ont des masques de chevaux, et on dirait qu'elles se retiennent de pisser ou qu'elles ont mal au ventre et gesticulent, formant une étrange chorégraphie.

Au loin des cheminées très hautes, rouges et blanches. Perruque rose ouvre sa bouche très lentement – lipstick très pastel, un vert chétif :
« We'll hear the dead people talk ».

Ça sonne comme un délice à mes oreilles. Ça me donne envie d'être mort. Le ciel se couvre trop rapidement, la lune disparaît, des éclairs roses déchirent le paysage, et tombent sur des grues dans d'immenses gerbes d'étincelles. Je me penche au-dessus de la rue en contrebas. Une voiture m'attend. Je cligne des yeux et me voilà prêt à partir.

C'est une jeune Russe qui va me conduire. Chapka militaire et sourire dépravé. Elle n'arrête pas de fumer, le cendrier déborde. Il y a plein de fleurs blanches et jaunes qui s'amoncellent sur les essuie-glaces. Le moteur démarre. Il y a un CD qui s'éjecte brusquement de l'autoradio, dessus, c'est écrit « FUCK YOU » au marqueur indélébile. Je sens comme une envie de fuir. Une envie de partir, très loin, et la Russe conduit de plus en plus vite, direction le futur, là où les pleurs n'existent pas, là où les remords n'ont jamais existé. Direction la solitude, l'absence de pression. Là où on arrête de chercher la reconnaissance. Là où on vit pour soi et uniquement pour soi. Je me dirige dans cette direction, je dis adieu à la douleur, bonjour à la couleur, et pourtant, j'ai envie d'acheter

un couteau hors de prix pour m'arracher un œil.

Je commence à réunir toutes les pièces qui me permettront d'être moi-même, sans peur. Sans recherche d'approbation. Alors oui, ignorez-moi, mais n'oubliez pas « I could be God ».

À côté de moi un vieux journal dont un article est surligné. « PSYCHICS WANTED », (415) 555-0163. Je sors un énorme iPhone® de ma poche et j'appelle. On me donne rendez-vous. La conductrice commence à rigoler comme une folle, et j'ai presque peur, mais plus de temps à perdre avec des émotions contre-productives. Je laisse mourir ce sentiment étrange censé assurer ma survie.

On sort de la route à toute vitesse, les suspensions saturent et se tordent, et sous la voiture des cailloux ricochent dans des bruits agressifs et destructeurs pendant qu'on perd le pare-chocs. On roule en plein milieu de ce qui a l'air d'être des crop circles. On arrive dans un champ de fleurs violettes, les arbres sont morts, il fait froid mais l'absence de vent rend la température supportable.

La mort m'attend dans sa tenue officielle. Celle de l'inconscient collectif. Elle sourit et sa faux a l'air aiguisée. Je m'approche d'elle, elle tremble, la Russe nous filme avec un vieux caméscope et je comprends que c'est son job, filmer des gens qui meurent, et revendre ça format cassette à des fétichistes.

Je caresse le crâne blanc et lisse de la grande faucheuse, elle a l'air surprise. Je l'embrasse, je lui dis que je l'aime. La fille rigole, hystérique, dit des trucs en russe. Je sors ma queue et je commence à me branler en criant et je pleure, je pleure le passé, j'expulse ma haine, mes frustrations. Un frisson me parcourt, la peur, encore cette salope de peur. Je la sens qui suinte douloureusement par tous les pores de ma peau devenue beaucoup trop sensible. J'accélère le rythme, tout commence à tourner, et je jouis sur sa cape noire qui disparaît avec elle. C'est comme si elle n'avait jamais existé. Et moi, je continue à errer, des résidus d'étincelles post-orgasme dans les yeux.

INCUBATION au numéro inconnu. Au cœur de rien, plongé dans ses tourments, il ignore son

corps et ses signaux, le foie hurle ALERTE ROUGE et pourtant, dans le fond, tout va bien. La forme elle, sans cesse rongée par la culpabilité, la colère, le manque. L'esprit détruit par le sens presque unique, la one-way to hell, cet enculé ne connaîtra jamais le paradis, et l'INCUBATION, au service du réel, extrait de très loin quelque chose d'interdit.

Drum and bass agressive. Froide et métallique. Quand on l'entend, on pense tout de suite à de grands hangars aux murs trop hauts. Un type fume une cigarette. Plus grand-chose à perdre. Il n'est plus vraiment lui-même, trop de troubles hantent sa recherche de la perfection, et ses symptômes de maladies graves imaginaires modifient son aspect physique, au point qu'on ne voit jamais vraiment son visage. Il y a des jours où dedans ça meurt à petit feu. Il suffit de se concentrer pour le réaliser. Il est perdu. Une foule qui avance vers des plateaux de donuts roses posés à même le sol d'un large temple immaculé, dépouillé. Ils portent tous des claquettes de piscine.

Dans un petit livre religieux abandonné sur un banc, un peu à l'écart, des illustrations techniques expliquent comment réaliser une pendaison réussie. Le texte est en japonais, et des femmes voilées rigolent en le feuilletant, mais il y en a une qui pleure et part en courant maladroitement à l'autre bout de la grande pièce. Elle était rendue à « CHOKE TO DEATH».

« Klaxonne si t'existes pas », j'ai rarement vu un sticker de lunette arrière aussi réussi et je klaxonne de toutes mes forces, mais évidemment aucun son ne surgit. L'échec trop prévisible. Ça ne sera pas comme ça toute la vie, c'est impossible, ça passera et c'est tout. Je me gare et rejoins le temple. J'enfile mes claquettes noires et blanches, et je vois le fumeur dans la grande salle, en combinaison de spandex noir intégrale, sa posture inspire la déprime, il fixe une petite part de donut nappée de sucre glace par terre pendant que la foule a l'air de dormir

tout autour de lui. Marbre et corbeaux. Une femme se relève, les yeux vides, et me tend la main. Je la prends dans la mienne et l'homme s'étouffe avec son donut, et rejoint les autres dans un sommeil trop éternel. La drum and bass devient liquide, les murs blancs du temple défilent à toute vitesse.

L'ombre de ma tête sur une bouche d'égout. La fatigue et la douleur, la peine d'exister, la lassitude de dysfonctionner. Juste fuir le monde, juste fuir. La tombe se creuse toute seule, jour après jour, au rythme des caries, bactéries à têtes chercheuses. La vie qui fait mal. La vie ressentie trop fort. Ce connard vautré comme un porc. Black block is the new black. 404. Une fosse commune appelée « FAILURE ». Avalanche de sperme contre un phare. Prière dos à la mer, voile sur le visage. Modification volontaire des pensées pour vivre mieux. Nuages deviennent soleil. Les éclairs violets, la rage violente, son regard hautain. Mon œil se décolle, il est en papier, collé sur mon visage avec de la mauvaise glue, il y a juste à tirer dessus. Grillage et idéogrammes. Une voiture dans un ravin. Cuisses de poulet et Beretta™. Repas de famille. Les problèmes, l'un après l'autre, se diluent dans l'eau. À l'intérieur c'est électrique et dehors c'est presque beau. Un requin dans un étang. Conduite trop rapide, remplacer les pensées : pensées remplacées. Replacer l'impensable, repenser l'incontrôlable. Talons aiguilles et barbelés. La flemme de raconter. Ce couple, la photo est ratée, polaroid découpé et lunettes de soleil oubliées. « Show me all of you ». Visage dans vagin. Scooter des mers. Crampes d'estomac. Un militaire hurle ma faiblesse et je la vois, noire, obsédante, qui se déverse sur moi, et je voudrais partir mais courir dans le sable sans jambes est impossible. Les fourmis rongent ce qui reste de positif dans mon cerveau. Elles sucent le sucre-vie et vomissent le sel-mort. Une boule de cristal, teintes Atarax®. Je touche des meufs tatouées, des corps agréables. Un rai de lumière. Des immeubles trop hauts, des autoroutes propres et désertes, des mains qui glissent sous un bas, spectrales, presque mortes, et moi qui hésite à sauter, rejoindre rien pour quitter le mal.

Elle retire sa main de la mienne, puis se rendort l'air apaisée, et je ne cherche pas à savoir si c'est pour toujours. En tout cas, la musique s'est arrêtée.

INCUBATION putain de sa mère, INCUBATION partout le désert. Oreilles suicides, plus rien autour, bientôt le bruit blanc comme seul ami et le sperme devient gris. Serpent. Corps allongés. Rien à manger. Tout est parti ailleurs et moi je reste et dans mon ventre la peur.

Une grosse motocross noire avance sans bruit sur les plaines vertes. Champs d'herbes stériles. Il fait presque beau. Une pilote conduit avec assurance, cheveux noirs épais au vent, legging blanc, le top assorti – sportswear moderne –, et des grosses sneakers avec des semelles énormes.

Elle voit ma silhouette perdue au loin quand elle jette un œil dans le rétroviseur gauche. La roue arrière dérape un peu. Elle commence à faire des cercles. Son visage se connecte à la lune.

Une lune noire.

Et tout devient hasard.

Je ne sais plus quoi penser alors je laisse venir, je laisse mourir, je laisse tout moisir, et je ne pense plus à l'avenir, de toute façon, je n'arrive même plus à lire.

HEAD FLY ACTION FIGURE. Tête de mouche. Les visages s'entassent, c'est comme une fresque, une peinture, un filtre sépia. Les visages heureux finissent toujours par pleurer. Les visages vicieux finissent toujours par gagner. Le viol est collectif, il recouvre l'intérieur, peinture sadique. Ongles noirs caressent string. Deux meufs se lèchent dans une voiture trop verte. La lumière est tellement étrange qu'on croirait le tableau de bord recouvert d'un épais duvet, j'aimerais le caresser.

J'aimerais y rester. M'y endormir, pour toujours.

Et le futur rime avec accident. Seul, sur un lit en noir et blanc. L'éclair extra large, hyper violet, hyper violent. Ciel rose et main-noyade. Palmiers brûlants.

Des bouquets de fleurs mortes à l'arrière d'un vieux pick-up. Je doute de tout, même de Vénus. Le chat, au milieu d'une grande pièce vide, la tapisserie est à vomir. Un fauteuil club faussement confortable. Les âmes quittent les maisons. On dirait des corbeaux sans ailes. Tout est moins beau sans elle.

« TURN AROUND . »

Je veux lui répondre « HERE TO END YOU », et que mon visage soit celui d'un cobra mais ça ne marche pas. Ça ne marche jamais. Les chats noirs se touchent de trop près. L'argentique mélange le réel, et un fils de pute réajuste ses lunettes de soleil dans une forêt, ses mains sont tachées d'un sang qui n'est pas le sien. On dirait un mauvais film américain, un truc en VHS. Une limace un peu stylée, un peu éventrée. Je me bats contre des ennemis qui n'en sont pas, qui n'existent pas. Sang et sourire. Une sieste dans la neige. Téléphone fixe et platine vinyle. La mer mouille le sable, la route est déserte. Le monde se remplit. Les femmes sont étouffées et les tresses subissent la gravité.

« STAY AWAY FROM ME ».

Fusilier l'intellect pour devenir vrai, et les mains prennent vie, enfin.

Des fleurs trop pâles. Je crie. Des panneaux verts et blancs m'indiquent la direction « Paradise 3 km, Desire 5 km, Panic 7 km », et croyez-moi j'hésite.

Nuage vert dans un ciel bleu. Je rêvais d'y aller, je l'ai fait de loin. Jamais plus près. Le chien sauvage et ses longues dents. Froides et blanches. Le maïs prend vie, s'agite doucement, le ciel, trop violet pour être vrai. Je voudrais rentrer dedans et me perdre, au lieu de ça, je mets mon doigt dans sa bouche, la force à crier. Angelslut se déconnecte, je peux rentrer dans mon cercueil. Personne pour me border, trop de gens pour me baiser. Le linge à la fenêtre, les loups qui s'embrassent, respirer sous un sac plastique, « Putain Sasha, t'es où ? On se connaît pas mais là c'est Halloween dans ma tête. » « Sasha faut que tu m'aides, me laisse pas, c'est toujours le même son qui tourne en boucle, je sais pas si je pourrais supporter longtemps, tu comprends ? Faut m'aider là, faut m'aider… »

Nuages noirs et HLM, la tempête ne s'arrête jamais. Des émotions se débattent dans des circuits imprimés. Le chat qui insiste, des voix, des

mondes au loin. Trop souvent coincé entre les deux dans un corps fragile, sous une peau hostile, je survis sourcils froncés. Je me lave habillé, savon orange fluo, carreaux couleur crème. J'aime cette salle de bain, qui me rappelle que tout a une fin. Les gens meurent, les bols cassés ressuscitent à l'envers. J'allume une bougie, petit angelot à genou qui prie, et je regarde son visage fondre en pleurant. J'envoie des messages qui restent sans réponse. Rambarde d'escalier couleur pastel. Barquette de fraise rouge, elles ont l'air épicées, comme du piment. Les arbres sont envahis, parasités par des champignons géants, épais, on dirait de la mousse expansive. C'est jaune et ça sent la pisse. Un fantôme regarde au loin, et au supermarché on peut s'acheter un nouveau visage. Une fille sur une chaise longue en plastique, lunettes de soleil, elle regarde le ciel et dit « I love isolation ». Elle porte un string bleu pastel et dessus Ghostface hurle en silence. Petit top moulant jaune citron délavé, remonté sur des seins parfaits. Corps très pâle, gaulée sans effort, piercing au nombril et tatouages que je ne prends pas la peine de regarder. Je la caresse, je respire son odeur, je me perds dedans. Je n'ai pas envie de la baiser, alors je me branle au-dessus d'elle, et j'étale mon sperme partout sur sa peau douce. Elle rigole et suffoque. La mort entre dans la pièce, vêtue d'un grand drap noir, elle me tend un petit coussin brodé « I love you ». Je le prends sans dire merci, et au moment où je le touche, je m'évanouis.

INCUBATION gêne éternelle. INCUBATION toujours revenir. INCUBATION jamais mourir. INCUBATION voler sans ailes, INCUBATION toujours pour elle.

Et lui, et lui, au fond de la cour grillagée, je ne vois que sa lumière. Il est incandescent.

Ça remonte à loin. Il m'a raconté un soir, on s'emmerdait. Voiture blanche et excès de vitesse. Le mec trace, violent, les cheveux couleur feu. Des gants rouges en latex bruyant. Il double, il double, la route s'étire, les formes, abstraites, laissent place à la rêverie. La musique vibre dans l'habitacle instable, certains automobilistes lui font des doigts, des

appels de phares, mais peu ont le courage de klaxonner. Et au loin, les nuages gris qui se rassemblent pour ne faire plus qu'un. Et ces éclairs, qui foudroient les voitures, la route, et les champs, de manière aléatoire, sous la pluie battante. Ces décharges lumineuses, pleines de vie, cette lumière… cette lumière ne l'a jamais quitté. Il l'a absorbée, pour ne plus jamais la laisser partir, la laisser s'enfuir.

La route, coupée en deux dans la largeur, par des torrents de boue. Sa voiture renversée sur le côté, son corps fumant, encore vivant. Les yeux blancs, lumineux, comme deux LED. Un drone survole la scène, il y a de la fumée et quelques cris, des sirènes et des uniformes fluorescents.

Pendant ce temps-là, un lac se vide de son contenu en son centre. Un trou béant fait office de siphon naturel, et des poissons rejoignent le centre de la terre.

Et moi, je le regarde, toujours, hypnotisé par sa lumière.
« Where are you ».
Je le laisse me guider.
Pastèques géantes, la chair est rouge.
Clocher et lune.
Non vraiment, il faut y aller.

INCUBATION partout et ailleurs. INCUBATION je rêve de pleurs. INCUBATION plus rien ne meurt. INCUBATION et faux souvenirs. INCUBATION cristallisée. INCUBATION trop fatiguée.

Elle est comme le marbre. Lisse, avec des motifs vivants qui s'agitent sans bouger. Elle est comme la pluie, partout et ailleurs. Je me perds dans le brillant de ses longs cheveux. Son sourire dans ma tête. Son odeur dans mon intérieur. Son pseudo c'est Angel, typo pixelisée sur fond trop bleu. BITMAP ORGY.

Des trous dans la neige forment un visage hurlant, et ça me rappelle ma vie, ma vie d'avant. Des mois d'errance. De l'auto-noyade et le manque

d'espoir qui devient normal. Une meuf sexy, croix orthodoxe entre ses lèvres colorées. Ni sèches ni humides. Rouge à lèvres mat. Incisives apparentes. Emptiness… is a place of possibility. Je vois ce panneau dans les couloirs du métro « SO TIRED » en caps lock. Et me dis oui… so tired… et une ombre me sourit.
Des insectes envahissent des tableaux de maîtres, dansent avec les personnages, assombrissent le décor.
Au loin, orages et pierres précieuses.
Je pourrais être personne. Le vide reflète mon être. L'incubation s'éloigne de la source. Le Lavomatique®, les odeurs de lessive chimique… Tout cela est si loin. Deux fleurs qui s'aiment, une spirale qui disparaît. Mon corps traverse des portes rouges, et tout devient tellement abstrait. La matière change, se transforme. Des escaliers bleus. Pastel. Une crique et juste moi dedans. Moi qui retiens mes larmes. Tête dans le four et accident de poids lourd. Sculpture et orgasme. Une végétation tropicale recouvre des toilettes publiques. Petits carreaux blancs. Un fantôme en deuil dénoyaute des cerises. Dentelle blanche. Des reflets dans l'eau. Des ombres qui dansent sans tête.
Elle s'allonge dans les hautes herbes. Épuisée. Sa grande épée à côté d'elle, qui scintille sous les derniers rayons de soleil. Ses longs ongles noirs et pointus. Lécher le liquide. La mousse et les bulles qui éclatent. Les yeux qui se ferment, doucement, comme pour toujours. Comme pour ne jamais, jamais revenir. « SEEING THROUGH YOU. » Une parabole triste. Personne ne comprend. Noyade volontaire. Ondulation.
Un timbre palestinien. Elle se mord la peau, couverte de bleus. C'est bon de se sentir. C'est bon de, jour après jour, un peu plus mourir.
L'apocalypse selon personne.
Le rien qui vide les yeux.
Dormir en voiture. La vue, au ralenti. Le plaisir qui meurt toujours. On croit revivre. On griffe le sol. On se mord les lèvres, tout devient rouge. Diagnostique sain et moine en feu. Dedans je brûle, mes yeux disent l'inverse. Pour les autres, je suis comme le vent. Mon esprit-saumon qui remonte le fil du temps, qui refuse d'aller de l'avant, qui vomit le présent. Mon esprit qui plane au-dessus de tout, qui se souvient pour vous. I was in the corner… Vous ne m'aviez pas vu, pas compris, jamais remarqué. Transparent. Faussement indifférent. J'aimerais que tout ça ne soit

qu'un rêve. Deux corps pendus, jeunesse perdue.

J'ai même plus envie de toucher. Même plus envie d'essayer. L'incubation qui voit trop loin. L'incubation qui se perd pour rien. Je vois des cordes, épaisses, des gens qui s'enlacent, du sable gris, des monuments anciens qui devraient être en ruine. Je vois la lave en fusion qui comme le présent : détruit tout. Je les regarde lever les bras au ciel. Symbole d'espoir que je ne comprends plus. Je marche, respire l'air froid, les arbres morts me parlent, me délivrent des messages qui ne m'intéressent pas. Même la nature, je l'ignore. La vie même je méprise. Poison animé. Béton abîmé. Il est temps de rentrer, mais j'ignore dans quel sens aller.

INCUBATION jamais de soleil. INCUBATION hante les vieilles veines. INCUBATION we were here first. INCUBATION jamais déçue. INCUBATION toujours perdue.

Je repense à la lumière blafarde, un peu bleutée. Celle qui filtre à travers les fenêtres de l'immeuble, dans la brume matinale qui n'annonce rien de bon. Juste une nouvelle journée au cœur du rien. Les âmes errantes, les âmes changeantes. Je ferme les yeux, la caravane brûle. S'écroule sur elle-même. Pas assez de respiration. Beaucoup de crispations.

Un mec dans un café, la cinquantaine – peut-être plus –, métisse. Je le vois de dos, veston gris et casquette « The feeling is real », et moi je me retiens de m'endormir, trop épuisé pour continuer. Des loups en noir et blanc me hurlent leurs vérités, et dans leurs crocs scintillants je vois une sortie. Je m'engouffre dans une lumière trompeuse. J'oublie tout le reste. Beauté éphémère bientôt souillée. La connaissance réduit le secret, l'ignorance était salvatrice. Il est trop tard.

Cactus et beau temps. Nourrir des oies. Un peu de bruit naturel, mais pas trop. Disséquer des corps en plastique. Mourir c'est comme un jeu. Mourir pour soi, mourir pour toi, mourir sans toit. Dormir avec des chiens. La trap est lourde. Un troupeau de buffles. Je ne suis plus qu'une enveloppe perdue entre masculin et féminin, entre rien et rien. Et ce feu qui continue. Ce brasier continuel qui me rappelle ma vie.

Une main au ciel, ultime salut.
L'abstrait se matérialise. Loin d'être binaire, vraiment primaire.
Ombre et nuage.
Dormir, écouter la mer.

Deux belles femmes lèchent une statue – texture rêche contre langues douces. Les yeux-biches un peu sales. Je passe mon chemin, lève les yeux et m'enfuis. Tapis dans un lit de fougères, je laisse les tiques recouvrir mon corps sans sexe. Mes larmes rejoignent un torrent qui devient lac. Des doigts fins et une harpe. Danse digitale. Cercles et applaudissements, une épopée avec le son de la pluie sur un toit précaire. Avaler un crucifix. Trouver le foie. Bandages sur le visage. Frapper, encore encore, et encore. Muscles + veines. Peinture qui pleure, salope en sueur. Chiens errants dans les égouts. Pas de jugements jamais.

Le diable en personne au fond d'un jardin. À travers ses yeux le malin. Irrationnel. Des ombres, encore, qui me hantent. Le passé, comme du cristal. Lame versus téton. Froid versus peau. Lingerie et chevaux. L'eau est boueuse, les Gen z se transforment en animaux. Le visage se ride. Des millions d'insectes. Le sol bouge, avance. Vieux Nokia et arbre hypocondriaque. Feuilles jaunes et chat noir. Je passe devant ces vieilles habitations. Les rues sont pastels, un peu violettes avec des reflets verts. Tout est recouvert de neige mais pas trop. La neige jamais touchée. La neige pure qui blanchit tout. À travers les vitres je regarde ce que je n'aurais jamais. Derrière moi, aucune trace, c'est comme si je n'existais pas. Je flotte.

Crânes rasés, acouphènes, odeurs de pisse, sang qui coule et rires perdus. De l'écho, des souvenirs troubles, des lignes vacillantes. Je me dédouble. Il est trop tard. Ajonc, épines. Snuff, cagoules et avions de chasse. Béton dur. Des champs de couleurs sans fleurs. J'ai essayé mais je préfère me réfugier. Un tag, « Emo love ». Des statues qui me dévisagent. Je noie un mec gentil dans une baignoire. Elle lèche Dieu. Un chien de catégorie mord mon poignet, mais je ne veux pas crier, j'en ai marre d'être vivant, de réagir. J'en ai trop vu, j'ai trop vécu. Trop de vie. Je suis le monde en moi. Des flux, des différences. Des waves. Ma vie cette vague. Rose pastel. Mes doigts dans sa bouche. « So tired. » As always.

Des éclairs. Comment retrouver ça ? Tout abandonner. Arrêter de prier. Arrêter de me lever. Juste arrêter. Ce soulagement quand ça s'arrête. Traverser les murs sans le vouloir. Bougie qui coule et simple vitrage. Les anges sont partis.

La tête dans le four et sa dernière pensée « Your kiss was so real in dream ». Je voudrais disparaître, pour toujours, mais je baise à m'en faire mal. Je jouis et me sens beaucoup trop vivant. Le bonheur m'a encore fait croire, fait espérer. Ma main contre la sienne. Son souffle me hante. Une serre géante. Une dague ouvragée. Beaucoup de billets. Une chatte qui sent fort. Sainte cyprine, anywhere, found me, anywhere, love me. Eternal legacy. Il faut que ça grésille – ça masque les acouphènes. Maudit pour toujours. Souris, c'est fait pour. Des bleus partout et une fente rouge.

INCUBATION panthère qui hurle. Les dents blanches. Des crocs bleus, acérés. Son regard fatigué. Faussement blasé. INCUBATION je perds la raison. INCUBATION y a plus de saisons, juste cette éternelle continuité. Sur ses cheveux des motifs. De ses yeux coulent des larmes. Un alien me regarde, simple, juste quelques traits. INCUBATION je comprends tout de suite. Un rêve lucide qui n'en est plus un. Pour me le prouver je saute par la fenêtre, et là, il n'y a plus rien. INCUBATION j'augmente le volume. Le son annihile toutes traces de fatigue. INCUBATION masturbation, zéro éjaculation. Garder. pour soi. Fluide indispensable et

création. INCUBATION il tourne autour. Je m'endors avec les sifflements. Un ciel presque rose. Des cheveux tressés… « BURN YOUR HOUSE DOWN. » Reste avec moi, reste avec moi, reste avec moi. Difficile. Le pragmatisme qui tue. Étirer la matière pour en sortir. Les miaulements, la plainte sur le bruit. Le passé qui revient. Un prétexte pour faire mal. Une raison pour détruire. Un moyen de s'instruire. Jamais assez… INCUBATION et mutations. Laissez les égouts se déverser.

Tribal et tempête. Ciel chargé. Ni chaud ni froid, juste énervé. La matière qui coule, plissures sexuelles. Se sentir bien, c'est souvent rare. On oublie le plaisir. Des ombres escaladent un grillage, tout est à contre jour. La signalisation déborde. La peinture jaune qui se permet tout. Vulgaire, sale et collante. Je passe devant cette statue, il lui manque un bras. Automne triste mais c'est cool, le paysage rime avec rupture et elle ouvre sa bouche sans vie pour me dire « Protect your peace of mind ». Je sens une rage monter, quelque chose de non-résistible, je plonge ma main dans une flaque d'eau froide, mes ongles rouges troublées.

Deux abstractions s'embrassent, et ça dégouline, des paillettes dans le cou, un engorgement, faire les choses à moitié. Deux connards se serrent la main et prennent feu instantanément au milieu d'une rue déserte. Les flammes sont d'un orange beaucoup trop vif. Ça fait presque mal aux yeux. Un enfant métisse, sourire étrange et animal-insecte sur la tête. Un gouffre et des strates. Du mal à partir. Des escaliers et une végétation sombre, dense et ténébreuse. L'enfer vivant. Sa main, posée, contre une bâche en plastique, je ne vois pas son visage, et quand je me tourne, un ascenseur. Enfin mon reflet, jeune, cheveux longs et lisses, petit crop top moulant à manches longues, jogging en coton blanc et regard perdu. Des

quartiers de clémentine à mes pieds. Trop près du sol pour êtres mangés. Absorbés. Un CD transparent et pas de soleil. Jouer de la flûte dans un champ. Envie de déchirer pour tout recoller, dans un ordre différent. Le repos devient coup de feu. Une prière et un tapis. S'enfoncer, lentement, dans une vase vivante. L'homme brûle et la femme dort. ISOLATION DISORDER. Pourquoi continuer ? Cultiver le dégoût, entreprendre la folie, caresser la destruction. La lente, douce extinction.

« WE WERE HERE FIRST », mais personne ne répond.

Dormir par terre. Tempête et dédoublement volontaire. Plus rien n'est comme avant et demain n'existe pas. Une ombre sur une peau douce, des animaux préhistoriques, il est maintenant impossible d'avancer sans mélancolie. Introspection virtuelle.

SMASH YOUR LAPTOP AGAINST A WALL.

J'ouvre le robinet et ne trouve que du feu. Je ferme les yeux et c'est lave en fusion.

Une pièce se remplit de sable, et chaque grain est un souvenir. Je me touche et fantasme sur Alzheimer. Sur la disparition. La confusion, le mélange. Le sable recouvre tout. Rien d'autre ne peut, n'a le droit d'exister. Les machines tournent à plein régime. Des yeux et une spirale, des pneus, une cathédrale. Des chevaux courent à l'envers dans une rivière boueuse. La tête sous l'eau, j'en peux plus, je dois partir. Trop grosse barrière anti passé. Plus rien ne peut filtrer. Tout est maintenant et après. Apaisant, libérateur, mais ça m'enlève quelque chose que je pensais précieux. Et les phasmes continuent d'avancer… Ils ne peuvent exister que dans l'éphémère. Que dans la délicieuse douleur. Subsister dans la rumination. Féconde insomnie de l'âme. Le corps toujours tendu, congestionné. Et pourtant envie de tout oublier. Un vieux Nokia et deux mains qui se cherchent. Qui cherchent à atteindre l'impossible connexion.

Tout s'apaise. Le corps se détend, et l'âme ne cherche plus à fuir. Il accepte. Tout simplement. Je regarde toutes ces larves s'extirper des machines à laver, dégueulis chimiques, néo-fœtus complètement muets. On dirait… On dirait qu'ils pleurent des mains.

C'est la canicule, je marche des kilomètres durant, jusqu'à ce que mes

pieds me fassent mal, jusqu'à ce que le soleil me brûle, et je m'arrête pour cueillir des mûres le long d'une voie ferrée, il fait tellement chaud, et je n'ai tellement pas de but que je peux presque respirer normalement.

Je les regarde ramper hors des machines, à peine essorés. Je les regarde essayer de prendre vie. Les yeux mi-clos, j'ai les cheveux bleus longs et gras, je suis mal fringuée, mais je reste attirante. Je lis un vieux livre de poche jauni, un truc pessimiste. J'ai ce putain de regard. Celui qui sait, que rien ne durera. La sainte patronne du Lavomatique®. C'est là qu'il faut venir, si vous péchez. C'est là que tout se termine. Sur ce vieux carrelage dans lequel je croise mon regard inquiet, troublé, hanté par des choses, des émotions qui n'existent plus. Il n'y a plus que les résidus. Les traces disparates de tout ce que je me suis raconté. Je m'affale sur une table en bois et quand je me relève il ne reste plus que le pull que je portais, il est là, étalé sur la table, insignifiant, et les manches pendent de chaque côté, sans que je comprenne comment ni pourquoi. Comme si tout à coup, les lois de la physique étaient remises en question, comme ça, sans raison.

100 % DOULEUR, et comme ça, d'un coup et sans prévenir, j'ai droit au bonheur ? Le sourire est là, les sourcils se froncent, trop habitués au contrecoup. Des fauteuils vides, beiges, couleurs fantôme. Faceplant. Le squelette fragile. Je me coupe, il y a du sang. J'ai beau lécher, ça coule encore. Je le goûte, et puis je pleure.

J'essaie de laisser glisser l'absence le long de ma peau fatiguée, mais ça s'accroche, ça s'accroche tellement que respirer me lasse, me fait mal. Tellement mal. Le ciel devient sol, à l'envers je m'envole. Un éclair contre une tour trop haute. Je voudrais que ça se répète, que ça se répète en boucle. Le passé si confortable. Si tristement terminé. Si magnifiquement idéalisé. Filtre douceur. Un jour je n'aurais plus peur. Je laisserai l'ombre du futur obscurcir la peine des moments périmés. Des réflexions, des corps en plastique charcutés. Ça ne peut pas toujours être ciblé. Reflets reflets reflets et chambre folle. Un sourire entrouvert.

Je cache des lettres manuscrites un peu partout. Les écrire me donne des crampes. Le LCD remplace les yeux. En manque de low-tech, de plaies béantes et d'ambiances bleutées. Des épis de maïs desséchés. « Tu t'en sors bien, tu t'en sors plutôt bien », je lis cette phrase dans ses yeux,

je l'entends sortir de ses paupières.

Un matelas par terre, et un jet de pétales de fleurs. Motocross et ligne droite, le gris divise le bleu. J'aime pas qu'on me tire les cartes. Creuser donne les réponses et tomber dessus c'est comme mourir. Les corbeaux observent et les chiens cherchent. Une femme insecte, des trous dans la neige, mille cierges en fin de vie, pierres précieuses et sculpture ratée – tellement qu'elle m'observe. Je sens sa présence. Cette salope veut ma peau. Sucer mon âme fatiguée. Meurtrie. Cerveau-serpent. Je me débats, sueur et urètre. Visage rouge, repeint de honte. La peinture colle, visqueuse et toxique. Un vieux tag, un peu effacé, que je n'arrive pas à déchiffrer. Creuser, percer, chavirer. Je mange noyade. Baisse les yeux. Baise les vieux.

Les nouveaux-nés sont de taille adulte, ou adolescente. Ils rampent hors des machines, et glissent lentement. Corps anorexiques, trop maigres pour survivre. Certains hurlent sans bouche et d'autres me sourient. Je ne vois pas leurs yeux, ils sont recouverts de produits épais et odorants. Le Lavomatique® vibre et je sens la douleur de la vie, partout autour, à peine supportable. Je sors en criant, je mange des plantes vertes, j'hyperventile, rentre à nouveau et me jette dans la première machine disponible.

Au début tout est noir odeur inox, puis au fond, très loin, les coudes en sang, une lumière qui ne m'appelle pas, mais qui est juste là. Je la rejoins. Autour tout devient matière difforme, des couleurs distantes, estompées – vivre derrière un filtre –, et j'ai tellement soif.

Je regarde le vent dans le palmier, je regarde les ombres danser. Je remonte petit à petit, dans quelque chose de très instantané. Ce qui était restera, loin, très loin de moi. La projection a fonctionné. Et même si les symptômes perdurent, je le sais, parce que je l'ai décidé, la projection a fonctionné.

Une odeur de sang séché.
La lymphe qui se répand.
Je n'urine pas assez.

INCUBATION c’est deux corps qui se mélangent.

La division est douloureuse. Perdu, ça tourne vite autour de moi. Oreilles sourdes et poings serrés. Je retiens la vie qui veut partir. Dedans c’est comme un manège. Ça ne s’arrête jamais vraiment. Dormir avec des chiens. La mer est calme. Un bleu nuit pour toujours. Je voulais quelque chose de plus… neutre. Me sentir forte, puissante et ancrée. À la place je me coupe. Du sang partout, partout partout. Je veux éponger, essuyer pour pas répandre, mais c’est pire. Je hurle de rage et d’impuissance et puis j’arrête et regarde le sang couler. Je serre les dents. Une douleur remplace l’autre. J’ai envie de bananes légumes trop cuites et bien sucrées. De vitamines et de nutriments.

Je vomis le froid et l’ennui. Palmiers et distractions. Sourire et choses simples. Main dans la main on avance, on explore le quotidien. Douceur et réconfort. Mon ventre se décrispe enfin.

INCUBATION pas de connexion. INCUBATION plus vraiment de son. INCUBATION et je laisse venir. INCUBATION je laisse mourir.

Je me tais et je regarde cette biche trop calme aux yeux essence qui mange des flyers noirs et blancs. Autour des flyers, il y a des roses fanées, elle en mange un peu aussi, affamée, elle avale même les épines.

Ma maison brûle. Seule. Éclairs. Ciel sombre. L’odeur du maïs n’est pas normale et les champs crient mon nom quand je ne marche pas assez vite. Je voudrais pleurer du sang pour qu’on m’entende. La biche erre entre les cadavres de véhicules, ses sabots bruyants sur le bitume. Dans ses yeux la masse colorée s’agite, devient presque humaine. Mammifère-gasoil et odeur de sperme urbain. Ciment reproducteur. Je ferme les yeux, imagine du soleil, un Range Rover™ s’écrase contre une dune de sable fin.

INCUBATION le grand détour. INCUBATION comme des vautours. INCUBATION et cheval mort, INCUBATION vraiment plus peur.

Il aime sentir ses fringues mouillées lui coller à la peau. Inconfort vaut mieux que manteau.

Des barres de vieux HLM soviétiques se dessinent à l'horizon. Herbes hautes, froides et trempées.

Crâne rasé, profonde lassitude. Les jambes avancent toutes seules. Un chien musclé, noir, oreilles pointues, guette son arrivée.

Un éclair.

Tout le monde reste muet, mais le ciel se déchire et finit par crier. C'est sourd, ça donne envie de pisser, de se vider.

Une pétasse aux yeux rieurs, en kimono noir AliExpress®, cueille des orchidées qui ne devraient pas être là. Regard concentré. Ses cheveux manquent de finesse, manquent de raideur. J'ai envie d'être ailleurs.

Devant cette mare qui me rappelle le passé.

Celle dans laquelle deux cygnes noirs ondulent doucement à la surface d'une eau tiède et boueuse.

J'ai envie de m'allonger. M'allonger par terre, respirer les odeurs.

La gratuité de l'anti-productivité.

Je me sens comme le feu sur la mer. Une aberration mystique. Une douceur sans sucre. Une route qui ne commence jamais, une langue qui visite d'autres dimensions.

Ça me démange partout, des milliers d'insectes invisibles parcourent mon corps sans relâche. Fourmis et tempête de sable. Cicatrice et tatouage raté. On se projette après pour oublier avant. Il faut que ce soit comme si ça n'avait jamais existé. Sinon c'est intenable, ça ressasse, encore et toujours. Le temps s'étire, devient gouffre, et l'esprit plonge, bloqué dans une tourmente indicible, indivisible, pour quelque chose qui ressemble à toujours.

Derrière son crâne un petit tatouage, assez discret « Earth is not my home ». Sa tête bascule en arrière. Je regarde les veines de son cou se contracter, et je réalise que j'ai vieilli. À bout de souffle. Je me détends. Je ferme les yeux. Une branche fleurie. Un bol en céramique un peu

informe. Les pieds chauds dans le lit froid. Le contraste agréable. Poignard indien et mouche sans vie. Le selfie prolonge l'instant. Cathédrale qui brûle. Elle mordille son doigt. Piscine noire. Mon ombre survole son corps.

« Trust no one. »

La forêt comme seule destination.

Le manque d'errance comme malédiction.

L'absence de lumière, une bénédiction.

La panthère hurle à ma place sous des ponts trop grands. Cagoule sur visage d'alien. Lui prendre la main, continuer ma route, embrasser l'abstrait.

Rentrer en moi, sortir dedans. Dans ma tête beaucoup de vent. Il défragmente et je laisse faire. Les mots comblent le vide. Le feu tapisse le rien.

INCUBATION et cette chaleur. INCUBATION dans la torpeur. INCUBATION je n'ai plus peur. INCUBATION tous les malheurs. INCUBATION seule et sans fleurs.

Une boule de cristal et des ongles trop longs. Je la regarde de trop près et je perds le sens de moi-même, je ne suis plus. Je me dissous et réalise que mon cerveau me trompe depuis des années. Je ferme les yeux et je vois une fenêtre, et derrière elle, le vent dans des palmiers, et la mer en furie. Faux souvenirs du futur, maison qui brûle, glitch, marcher sur une plage déserte.

Pénombre artificielle. Des feuilles et un serpent. Un dos nu. Une belle robe noire. Objets rituels. Avion de chasse et fumée noire. Bombardements, sourds et lointains. Crâne rasé, cuir, ça baise dans l'ascenseur. Encore les cygnes noirs. Elle se mord un doigt. L'espoir. Elle se mord un doigt, regard-fellation. Je vois le sperme se diluer autour de son iris. Formes floues et spiraliques. Va et vient violent, je tremble, presque hystérique, mais il faut garder le silence. Le sexe-sueur est religieux. Langue contre langue. Je la guide, ses cheveux doux glissent

sur ma peau, elle m'engloutit, de plus en plus, et j'oublie tout.
Écroulé par terre, à même le sol, j'essaie de capter un maximum de chaleur, comme un reptile fatigué. Au début je m'allonge dans l'herbe mais des milliers d'insectes verts, transparents et fantomatiques se collent à moi, et mon corps tout entier n'est plus que démangeaisons. Je somnole un petit peu malgré tout, je rêve à l'envers. Je suis dans la zone sans reflet. La zone sans ombre. C'est comme si, oui, comme si j'étais laissé pour mort. Je baisse la tête, ouvre la paume de ma main et y vois toutes mes dents.

Même quand sa tête devient cire et dégouline de lassitude sur la table, même quand l'alligator albinos me fixe d'un œil mort dans la salle à manger alors que j'essaie de terminer mon bol de Corn Flakes™. Même quand les fleurs mouillées ressemblent à des têtes de morts souriantes, même quand le ciel essaie de m'aspirer et qu'il est trop lumineux et orange pour être vraiment réel, et même quand la vue d'un citron fraîchement coupé me donne trop soif, et que cet inconnu brûle vif sur le terrain de basket, et que cette fille trop belle me fixe avec ses yeux-biches et que sa queue de cheval trop lisse fait fourmiller mes mollets d'une légèreté d'un autre monde. Même quand les pétales roses transforment le fleuve en quelque chose d'autre. Même quand tout a encore l'air éternel, que la mue n'est plus seulement celle du serpent-reptile. Je vois son enveloppe froissée qui traîne sur le canapé. Lune morte et électricité. Un fond violet qui fait pleurer. Je hurle le besoin de me retrouver.
Les oiseaux fuient, neige et corps calcinés. Du mercure entre les dents. Des Crocs™ multiformes évolutives.

Une texture lisse qui m'emprisonne et me nourrit. Une vie se cache derrière les sourires faux. Le T-shirt noué, les seins moulés. Les plis dans une direction, surtout pas l'autre. Du vent dans ses cheveux, la rue est grande, immense et calme. Ça flotte lentement, comme un arrêt sur image devant un magasin de Luxe. Envie de traîner nulle part, tout va trop vite. Un chien noir me fixe, niché en hauteur, sur un panier de basket sans filet.
Je la prends dans mes bras, elle regarde au loin. On est mouillés, humides. Eau claire, ciel sombre. Un filtre mélancolique. Une robe

spectrale. La bouche distendue d'un jeune serpent qui essaie de m'avaler, et je ferme les yeux très fort. Tellement fort que ça fait mal, comme ça j'émerge enfin. Je reprends conscience, soulagée, je crois, de penser que je suis moi-même. Je regarde mes sculptures, les résidus argileux, mes outils, l'odeur naturelle, l'absence d'écrans, de pollution mentale. Mon carré blond me tombe un peu devant les yeux, sur les côtés. Je souris en expirant un peu par le nez. Je caresse un livre un peu épais, des galets bien lisses que j'ai dû ramasser sur une plage, je me souviens plus. Je pense à des nuages. Des champs stériles. Et même l'air paraît nouveau. Je sors.

INCUBATION l'âge de raison. INCUBATION plus en prison. INCUBATION je pense que je vais me perdre. INCUBATION sans GPS. INCUBATION je laisse tout tomber, INCUBATION je suis pas pressée.

« How are you ? »
« Exhausted. »
C'est la première, la toute première chose que je me suis dite. Je ne savais pas où j'étais, non, je n'en avais pas la moindre idée, en fait… je crois qu'à ce moment-là, à ce moment précis, je n'avais plus de visage, et autour de moi, il n'y avait rien, mais pas juste rien, c'est plutôt comme s'il n'y avait jamais rien eu. Une absence qui remplit. Quelque chose d'essentiel et d'anti-existentiel.

Incubé.
Statut : « Incubé ».
Ça clignote.

Un chat respire bruyamment dans son sommeil. Il a l'air si doux que ça donne des frissons, sur tout le corps. Et puis je me rappelle de ce mec qui s'approche de moi, est-ce que c'est ça un souvenir ? Ou alors une vision ? Il porte une chemise en jean bleu et autour de son bras un serpent est

enroulé, et sa petite tête maligne n'est que le prolongement de son corps. Il est vif, très rapide.

Une statue au bord du suicide. Un sac plein de balles de tennis. Des doigts pénètrent une gelée rouge transparente. Les mouvements sont circulaires, irréguliers. C'est comme doigter le monde invisible, de l'autre côté.

Une vibration, et je sens ce visage se construire. C'est douloureux. Ça me tiraille, je me transforme. Des filles me jugent. Queues de cheval lisses et regards hautains. Je regarde mes mains qui ont l'air de cire, et je me laisse fondre en pensant que j'ai tout mon temps…

INCUBATION tout va très vite. INCUBATION qui rêve d'ailleurs. INCUBATION le grand mélange. INCUBATION où meurent les anges ?

Je regarde Dante au bord de la falaise, qui hésite à sauter. Perdu dans un monde qui n'existe pas. Et à ses pieds des corps calcinés qui bougent lentement, qui hurlent du silence de leurs bouches sans langues.

J'ouvre les yeux brusquement, et je mets plus de temps que d'habitude à faire le point. J'ai du mal à revenir, et je crois que je n'en ai pas envie. Il fait froid, et la voiture bip, j'ai oublié d'éteindre les phares, et j'ai encore ma ceinture.

Le parking est presque désert. Humide, froid et parcouru de reflets sombres.

Je regarde le sac à ma droite sur le siège passager, et je me dis que ça y est, il faut y aller. C'est maintenant ou jamais.

J'entrouvre la portière et je m'allume une cigarette. Il y a un bruit de train un peu lointain. Je repense à cette fille… les lumières bleutées, son visage, son odeur, tout est là. Mon sang se remplit de souvenirs. C'est comme un long tunnel.

Un tunnel dans lequel je peux enfin contempler le passé.

Ça caresse des animaux morts dans les bois. Personne ne sait ce qu'elles font là. Mains frêles contre fourrures froides, et parfois l'humide lichen.

Lécher l'interdit, étreindre l'absence de mouvement, embrasser le manque de vie. Elle lui demande pourquoi le temps passe vite. Des voitures de courses blanches avancent si vite qu'elles font du surplace. L'autre lui répond par de grands gestes. Chorégraphie d'un autre monde. Rues désertes et nuit sans lune. Ce soir pas de chats errants, que des chiens morts.

Danse du vide.

Rire et vomir du sang. Sangsues et serpents. Tout se mélange plus rien ne change. Éternelle douleur sans couleur. Ivresse fade et destin perdu. Harcelées par trop de symétrie. Anéanties par la logique, ressuscitées pour se souvenir. Pour vivre avec ce flow continu. Jeter la balle contre un mur. Bruit et trajectoire. Rattraper ou laisser tomber. Deux choix simples. Pas de court-circuit. Cerveau corps, et corps esprit.

La vie comme une cascade, la mort une escapade.

Le Lavomatique® n'est plus qu'un fantasme inatteignable.

Et au loin, j'entends Dante répéter, inlassablement « Lorsque ta vue veut pénétrer trop loin dans les ténèbres, il advient qu'en imaginant tu t'égares. »

linktr.ee/kraaiboy

Front Cover: COS, Marseille, France – 2025
Inside Front Cover: Lazy Google search

Photos + Layout - Kraaiboy™ - 2025

Je me tais et je regarde cette biche trop calme aux yeux essence qui mange des flyers noirs et blancs. Autour des flyers, il y a des roses fanées, elle en mange un peu aussi, affamée, elle avale même les épines.